



Zur  
**Gräfl.vom Hagen'schen**  
 Majorats - Bibliothek



**MÖCKERN**  
 gehörig.

N<sup>o</sup> **1645**

80/80  
 10/10

~~SECRET~~







FABLES  
ORIENTALES,  
ET  
POÉSIES  
DIVERSES.



TABLES  
ORIENTALES.  
ET  
POÉSIES  
DIVERSES.

Bret, Antoine:

**FABLES**  
**ORIENTALES,**  
ET

**POÉSIES**  
**DIVERSES.**

Par **MONSIEUR B** \*\*\*\*

---

*Nisi utile est quod facimus frustra est gloria. PHEDRE.*  
Où l'utile n'est pas, la gloire en est frivole.

---

**TOME PREMIER.**



**AUX DEUX-PONTS,**  
A L'IMPRIMERIE **DUCALE.**

---

**M. DCC. LXXII.**

ORIENTALES  
BIBLIOTHEK

ET  
N.

PÖRSIES  
BIBLIOTHEK  
Pflanzung 1844



1843  
A. L. ...

M. DCC. LXXIII



---

---

## AVERTISSEMENT.

L'INVENTION des Romans , au rapport du Savant M. Huet, est due aux Orientaux : le genre de la Fable leur appartient encore aussi-bien que l'Astronomie.

L'étude des Cieux devoit naître dans ces Climats où l'Astre , qui semble se lever pour eux, laisse à la nuit un azur presque toujours brillant & serain. La Fable dut se montrer aussi parmi ces peuples, chez qui l'ancienne Théocratie , dégénérée bientôt en despotisme, comptoit autant d'Esclaves que de Sujets.

ij *AVERTISSEMENT.*

---

La crainte que la tyrannie impose aux esprits même, leur fit trouver ce voile ingénieux dont ils pouvoient envelopper la timide vérité & sous lequel ils pouvoient, avec plus de confiance la faire entrer quelquefois jusques dans l'asyle reculé de leurs invisibles Souverains. L'esclavage est donc confirmé, comme dit M. de la Motte, dans l'honneur d'avoir enfanté la Fable.

Il est aisé de remarquer dans le plus grand nombre des productions Orientales qui nous sont connues, que leur objet principal est de faire aimer la Justice à ceux à qui la Providence en a confié l'administra-

*AVERTISSEMENT.* ij

---

tion. Leurs instructions , leur morale , leurs Paraboles & leurs fictions montent presque toutes vers le Trône pour l'intérêt des Sujets : ainsi la terre au couché du Soleil , envoie ses vapeurs à l'Atmosphère , qui doit les lui rendre le matin en rosée fertile.

Remplis d'imagination , nés foibles & sensibles , les Orientaux ont été les premiers Moralistes & les premiers Poètes de l'Univers. Homere , Hérodote , Pythagore & Platon dûrent à ces Peuples le goût des fictions , qu'ils répandirent dans la Grèce ; les Disciples , à la vérité , surpasserent de beaucoup leurs Maî-

a ij

iv *AVERTISSEMENT.*

---

tres , parce qu'ils n'eurent pas ,  
comme ces derniers , des Despotes  
à instruire, & des Esclaves à conso-  
ler; autant l'esprit est resserré dans la  
servitude, autant il s'aggrandit par la  
liberté.

Les Arabes ont toujours fait leurs  
délices de la Poësie : le nombre de  
leurs Poètes est étonnant; c'est la  
Nation qui la premiere s'est fait un  
pénible plaisir de la consonance des  
syllables finales de ses Vers; la date  
de son irruption en Espagne est celle  
des Vers Léonins & rimés de notre  
Occident.

Comment la langue Arabe n'a-  
bonderoit - elle pas en Poètes avec

AVERTISSEMENT. v

---

l'avantage dont elle jouit d'avoir mille fynonymes pour exprimer un Chameau, une Epée, cinq cens pour un Lion, quatre cens pour le mot de calamité, & deux cens pour celui de lait, &c. Aucune langue n'eut jamais cette richesse; aussi quelqu'un a écrit qu'il falloit soixante Chameaux pour en porter le Vocabulaire.

Mais de tous les Peuples Orientaux, les Perfes furent ceux que la Poësie rendit les plus célèbres. *Le Fabuleux Hydaspes* d'Horace prouve que ce Peuple, à qui ses premiers Législateurs avoient inspiré la plus grande haine pour le mensonge, n'en avoit pas moins de goût pour

a iij

vi *AVERTISSEMENT.*

---

les fictions de toute espece. C'étoit le fort de l'Orient d'aimer le merveilleux, les Scythes même qui le subjuguèrent, & qui y régnerent en maîtres aujourd'hui, sous le nom de Turcs, imiterent bientôt le vaincus & se livrerent comme eux aux prestiges de l'imagination.

C'est dans les livres Persans que ces Conquérants entretiennent encore leur amour pour la vertu & pour la galanterie, parce qu'ils n'ont point eu de Poëte aussi célèbre que l'illustre Saadi.

Cet Auteur sublime a fourni le plus grand nombre des Fables qu'on va lire. Les vérités qu'elles contien-

AVERTISSEMENT. vij

ment devroient toujours être sous les yeux des enfants des Rois. C'est en leur inspirant la sagesse que Saadi travailloit au bonheur de la terre. Puissent ces vérités augustes être entendues de tous ceux qui doivent gouverner un jour !

C'est la gloire de Saadi qui m'occupe , ce sont les utiles maximes qu'il a présentées qui m'intéressent : qu'importe le mérite de la forme sous laquelle je les fais reparoître , si je puis être utile ? Le sublime, le naïf Lafontaine a laissé peu d'espoir de succès à ceux qui voudroient suivre ses traces ; il veille toujours à la barrière, & ne la rouvrira, sans doute, qu'à cet homme d'Etat aimable, à

a iv

viiij *AVERTISSEMENT.*

---

ce génie d'un rang élevé qui, dans le Sanctuaire de nos Muses, a déjà plus d'une fois marqué sa place à côté de l'Esopo François.

Le fond des Fables Orientales, que je donne aujourd'hui, m'a paru presque toujours si éloigné de celui des Fables de Lafontaine, que j'ai cru ne hasarder aucune comparaison avec l'homme du siècle de Louis XIV, pour qui j'aurois le plus grand respect, si je n'en avois voué un plus grand encore à Moliere.

Depuis que ce petit Recueil est en ordre, & qu'une partie de ces Fables a paru dans différents journaux, on vient de voir quelques Fables Orien-

*AVERTISSEMENT.* ix

---

tales, en prose, par M. de St.  
L..... S'il les eût écrites en Vers,  
je me serois bien gardé de concourir  
avec lui; je ne suis déjà que trop  
intimidé par la précision & l'élé-  
gance de sa prose.



ANNEE 1788

Le... en... de...  
... les... en...  
... de...  
... de...  
... de...



... de...  
... de...  
... de...  
... de...



---

## VIE DE SAADI.

---

**S**CHEÏKH MOSLEHEDIN SAADI  
naquit dans la ville de Schiraz , capitale de  
la Province de Perse , proprement dite ,  
l'an de l'Egire 571.

Voyageur & Dervis dans ces temps où  
l'Europe armée par ses Prêtres , croyoit  
expier ses crimes en portant le fer & la  
flamme dans le vaste Empire du Mahomé-  
tisme , Saadi déjà célèbre , mais caché dans  
les Déserts de la Terre Sainte , y fut pris ,  
& se vit forcé à travailler quelque temps ,  
comme esclave , aux Terre - Plains de  
Tripoli,

Reconnu par un Marchand d'Alep , qui  
lui offrit de payer sa rançon , il se revit

bientôt en liberté ; mais la reconnaissance qu'il devoit à son Libérateur le conduisit insensiblement à se charger de chaînes d'une autre espece que celles qu'il venoit de quitter à Tripoli , & qui lui parurent encore plus pesantes.

Genre du Marchand d'Alep, il ne goûta point dans le mariage le bonheur de cet état , & plus d'un endroit de ses Ouvrages porte le caractère d'un mari peu content.

La gloire fut sa consolation , sans doute ; & la rencontre qu'il fit dans un bain, du Poëte Héman, Persan comme lui, ne le laissa pas douter que sa Patrie ne supportât son absence avec peine. Héman sans le connaître lui récita plusieurs de ses vers ; Saadi à son tour en récita quelques - uns du Poëte Héman , & tous deux enchantés de s'être

donné si naturellement des preuves de leur estime mutuelle, se lierent pour le reste de leur vie de l'amitié la plus rare entre des rivaux de cette espece.

De retour en Perse, sous le règne de Mustafèr - Eddin Aboubekre, il se fit aimer de ce Prince, qui le combla de bienfaits. Ce fut à lui qu'il dédia son Gulistan, le plus fameux de ses Ouvrages: sa reconnaissance pour ce Monarque ne peut se peindre que par les expressions qu'il lui donne.

*Est-il étonnant, dit-il, qu'à l'exemple d'un grand Roi, tous les Grands, tous les Peuples aiment Saadi? Tous les Grands, tous les Peuples ne se forment-ils pas sur le modele du Prince?*

*Quoique je sois rempli de défauts, depuis*

que ses regards favorables se tournent vers moi, mes vestiges sont plus brillants que les chemins de l'Astre du jour.

### PARABOLE.

J'étois un jour dans le bain, une terre odorante d'une main aimée passe dans la mienne.

Je lui dis, es-tu le Musc ? Es-tu l'Ambre ?

Elle me répondit, je ne suis qu'une terre commune, mais j'ai eu quelque liaison avec la rose.

Sa vertu bienfaisante m'a pénétrée, sans elle je serois encore la même terre.

C'est dans ce même Gulistan', traduit en Latin par Gentius, sous le titre de *Rosarium politicum*, & dans notre langue

en 1704, que Saadi nous a appris son esclavage à Tripoli, son mariage & ses mécontentemens. Les Fables dix-sept & dix-huit de ce Recueil sont aussi des faits qui lui sont personnels.

Il nous y a conservé encore une de ses aventures, qui avoit précédé la protection d'Aboubekre Ce Poëte, réduit sans doute à la misere, avoit été réciter à un chef de voleurs des vers faits à sa louange; le brigand, après l'avoir fait dépouiller, avoit fait lâcher ses chiens après lui. Son premier mouvement avoit été de ramasser des pierres pour se défendre contre ces animaux; mais la gelée avoit été si forte qu'il ne put en arracher une, ce qui lui fit dire en se sauvant: *Voilà de méchantes gens, ils lâchent les chiens & attachent les pierres.*

Cette plaisanterie, ajoute Saadi, fit rire

le chef des voleurs , qui lui cria de demander ce qu'il voudroit. Je ne vous demande, répondit le Poëte que la veste dont vous m'avez dépouillé ; mais le chef des voleurs ne s'en tint pas à cette restitution , & lui fit donner de plus une veste fourée.

Ce fut dans l'année de l'Egire 656 ; année fatale au Khalifat, que Saadi fit paroître son *Gulistan*, qui signifie en Perfan un jardin ou parterre de fleurs. Le *Bostan*, ou Jardin de fruits, écrit tout en vers, fut le second de ses Ouvrages importants, & la Bibliothèque Orientale fait encore mention d'un troisieme, qui a pour titre *Molamâat*, & qui n'est pas moins estimé dans l'Orient que les deux premiers. Ce mot Arabe, qui lui sert de titre, signifie des étincelles ou des rayons.

Aucun de nos Littérateurs , en voyant paroître

paroître l'Intermède ingénieux du Roi & du Fermier , & le Drame intéressant & charmant d'Henri IV. n'a révélé que *Mansfield*, Auteur Anglois, qui, par son Roi & le Meunier, a fourni à nos Auteurs François les deux Pièces que nous venons de nommer, doit lui-même l'idée & le plan de son Ouvrage au *Gulistan* de Saadi. On va mettre sous les yeux du Lecteur le chapitre du Poète Persan, tel qu'il a été traduit en 1704. première partie, pag. 107.

*César Alcubir,*

ou

*Le Grand Palais.*

Manfor, Calife du Roi de Maroc s'égara un jour à la chasse; le vent se leva furieux; il sembloit que l'eau du Ciel voulût engloutir la terre; la nuit qui

b

s'avançoit devint encore plus affreuse par son obscurité.

Manfor ne favoit ni que devenir , ni le lieu où il étoit : demeurer , chercher l'abri de quelques arbres , le secours de quelque chemin , tout lui paroissoit un péril évident.

Dans l'incertitude du parti qu'il devoit prendre , il aperçut de loin une lumière ; un moment après il vit qu'elle étoit portée par un Pêcheur qui alloit pêcher des anguilles dans un lieu près de là.

Le Roi l'aborde , lui demande le chemin qui mène au Palais du Roi : vous en êtes à dix milles , répondit-il ; le Roi le pria de l'y conduire.

Je n'en ferai rien , dit-il , si le Manfor étoit ici en personne , je le refuserois de

crainte , qu'enveloppé de l'orage & des ténèbres , il ne se noyât dans ces lieux marécageux.

Hé que t'importe , repartit le Roi , que le Manfor vive ou ne vive pas ?

Comment , que m'importe , replique le Pêcheur. Mille vies comme la mienne & comme la vôtre ne valent pas un de ses moindres jours.

Aucun Prince ne mérite mieux toute l'affection de ses fujets , & celle que j'ai pour lui est si grande que je l'aime mieux que moi , & si je m'aime bien.

Tu ne parlerois pas comme tu parles si tu n'en avois reçu des bienfaits considérables.

Moi ? non ; mais quels bienfaits plus considérables peut-on espérer d'un bon  
b ij

Roi qu'une justice équitable, un gouvernement sage & tranquille? . . . . .

Sous sa protection je jouis en paix de ce qu'il a plu à Dieu me donner : j'entre dans ma cabane , j'en fors quand je veux, & je ne sache homme vivant qui m'inquiète ou qui m'outrage.

Venez , vous ferez mon hôte , demain je vous guiderai où vous voudrez.

Le Roi suivit le bonhomme à sa cabane , se sécha , soupa avec sa famille , se reposa jusqu'au matin , fut rencontré par ses Veneurs , & récompensa le Meunier à qui il donna son Château de *César Alcubir* , devenu depuis une des plus belles villes de l'Afrique & des plus renommées pour les Arts , pour les Sciences , & pour les bonnes mœurs.

Voilà bien certainement l'ancien original du Roi & du Meunier que l'Auteur Anglois avoit puisé vraisemblablement dans la traduction qu'on vient de rapporter. Le plagiat littéraire consiste moins à prendre qu'à faire un mystère du lieu où l'on a pris.

Saadi eut la plus longue & la plus heureuse vieillesse ; il vécut plus d'un siècle, & mourut l'an de l'Egire 691, & de notre Ere 1311.

La mémoire de Saadi est heureuse ; dit Héman qui lui survécut ; elle est chere aux Rois , aux Grands , & aux Peuples..... Toutes les régions du monde ont admiré la perfection de son éloquence & de sa doctrine.... Vous

qui le lirez , suivez , aimez ses préceptes ,  
& toutes les vertus que contiennent ses  
Ouvrages vous seront communiquées.

*FIN de la Vie de Saadi.*

Saadi est le plus sage & le plus  
toute vieilles ; il vécut plus d'un siècle,  
& mourut l'an de l'Hégire 691, de nous  
Le 13. mémoire de Saadi est le même  
dit Hémam qui lui survécut ; elle est  
chez les Rois, aux Chahs, & aux  
Rajahs, & dans toutes les régions du  
monde, car elle est la perfection de son  
Vieillesse & de la doctrine...  
b ij



# TABLE

## DES FABLES ORIENTALES.

---

<b>L</b> E Naufrage. Fables I.	pag.	I
Le Cady & son fils. II.		3
L'origine des Echecs. III.		5
Méhemmed	IV.	8
Le Trésor.	V.	9
Le Rêve.	VI.	12
Le Tailleur & le Devin. VII.		13
Les Fous de Basra. VIII		15
Le Roi malade.	IX.	16
Les trois Sages.	X.	19
Le Spohi & le Potier XI.		20
Le sommeil du Tyran. XII.		22

b iv

	<i>Fables.</i>	<i>pag.</i>
<i>Le Roi Pêcheur.</i>	XIII.	23
<i>Le Visir déposé.</i>	XIV.	25
<i>L'Aveugle volontaire.</i>	XV.	26
<i>Le beau Prince.</i>	XVI.	27
<i>Le pere &amp; son fils.</i>	XVII.	28
<i>Le Voisinage.</i>	XVIII.	29
<i>Le Visir &amp; le Dervis.</i>	XIX.	30
<i>Le Roi &amp; le Gueux.</i>	XX.	32
<i>L'Aveugle.</i>	XXI.	34
<i>Le Prince inconsolable.</i>	XXII.	35
<i>Les deux Hibous</i>	XXIII.	37
<i>Le Calomniateur.</i>	XXIV.	39
<i>Le Pere avare.</i>	XXV.	40
<i>Le Renard.</i>	XXVI.	41
<i>Le Festin des Animaux.</i>	XXVII.	42
<i>Le Solitaire &amp; le Tyran.</i>	XXVIII.	44

	<i>Fables.</i>	<i>pag.</i>
<i>La Bourse ou les trois</i>		
<i>Amis.</i>	XXIX.	45
<i>Le Protecteur aveugle</i>		
<i>&amp; sourd.</i>	XXX.	48
<i>Le souhait indiscret.</i>	XXXI.	49
<i>Le Charlatan.</i>	XXXII	51
<i>Mahmoud.</i>	XXXIII.	52
<i>La reconnoissance.</i>	XXXIV.	53
<i>Les deux Freres.</i>	XXXV.	55
<i>Le Prince devenu Roi.</i>	XXXVI.	56
<i>Le Fils dénaturé.</i>	XXXVII.	57
<i>Le Gouverneur.</i>	XXXVIII.	58
<i>Le Tombeau.</i>	XXXIX.	59
<i>Le Visir.</i>	XXXX.	61
<i>Le Sage &amp; le Roi.</i>	XXXXI.	62
<i>Le vœu.</i>	XXXXII.	63
<i>L'Amour &amp; la Mort.</i>	XXXXIII.	64

	<i>Fables.</i>	<i>pag.</i>
<i>Le mensonge agréable.</i>	XXXXIV.	67
<i>L'Oculiste.</i>	XXXXV.	68
<i>Le Poëte.</i>	XXXXVI.	69
<i>L'Esprit &amp; la Folie.</i>	XXXXVII.	71
<i>L'Abeille &amp; la Fourmi.</i>	XXXXVIII.	74
<i>L'amitié &amp; la flatterie.</i>	XXXXIX.	76
<i>Le Sage dans la Société.</i>	L.	77
<i>Le secret de se faire aimer.</i>	LI.	80
<i>Le Chêne &amp; le Pourceau.</i>	LII.	82

FIN de la Table des Fables.



# T A B L E

D E S

## POÉSIES DIVERSES.

---

<b>L'</b> EDUCATION	pag. 1
<i>Les Roses. Idylle.</i>	6
<i>Discours en Vers sur les plain- tes de quelques Gens de Let- tres, en 1752.</i>	9
<i>Sur un Soupé</i>	17
<i>Essai d'une Poétique à la mode. Epitre à M****. en 1770.</i>	19
<i>Les Flèches de l'Amour. Ode Anacréontique.</i>	31
<i>Le Bonheur. Conte.</i>	34
<i>Epigrammes, imitées de l'An- thologie.</i>	37

<i>L'Envieux.</i>	38
<i>Epigrammes.</i>	39
<i>L'Horoscope de l'Amour.</i>	41
<i>Epitaphe, imitée de l'Anglois.</i>	42
<i>Sur le temps.</i>	43
<i>Sur la santé.</i>	44
<i>Les quatre parties du jour.</i>	
<i>Pastorale. Le Matin.</i>	45
<i>Le Midi.</i>	49
<i>Le Soir.</i>	54
<i>La Nuit.</i>	58

FIN de la Table des Poésies Diverses.



FABLES  
ORIENTALES.

---

FABLE I.

---

LE NAUFRAGE.

---

**T**RISTE vaisseau chargé de deux amants !  
Ni de Vénus le signe favorable,  
Ni les deux Astres éclatants  
Des tendres Freres de la Fable (a)  
N'ont pu te garantir de la fureur des vents.

---

(a) Castor & Pollux.

Victime du cruel Eole ,  
 Ton sein se déchire déjà ;  
 C'est pour *Timur* que *Mirza* se désole ,  
*Timur* ne pleure que *Mirza*.

Les flots les ont couverts , leur péril est extrême ,  
 Un Marelor veut secourir l'amant ;  
 Cours à *Mirza* , dit *Timur* expirant ,  
 Va , laisse-moi , mais sauve ce que j'aime.

Je me croyois le seul qu'amour sut enflammer ,  
 Et j'y mettois toute ma gloire ,  
 C'est à *Timur* qu'appartient la victoire ,  
 C'est *Timur* seul qui fait aimer.



## FABLE II.

## LE CADI ET SON FILS.

LE Cadi Bacht avec peine  
Voyant son fils presque nain,  
Conçut pour lui du dédain,  
Du dédain, vint à la haine.  
Tous les jours nouveaux rebuts,  
Il le tourmentoit sans cesse,  
Pas la plus mince caresse,  
Mais bien les plus durs refus.  
Notre pauvre créature,  
A son pere qui murmure,  
Dit un jour ce que voici :  
O mon pere ! la Nature  
Ne me juge pas ainsi :  
Ce que cette auguste mere  
Offre de grand à nos yeux,  
Est-il le plus précieux ?  
Fort souvent c'est le contraire.

Aux rochers de Pélion  
Dieu montra-t-il sa puissance?  
L'humble côteau de Sion  
Eut sur lui la préférence.  
C'est le courage & l'esprit  
Qui rendent un homme utile:  
Un sage, quoique petit,  
Vaut mieux qu'un grand imbécile.  
Eloignez donc le chagrin  
Où ma stature vous jette;  
La Brebis est blanche & nette,  
L'Eléphant sale & vilain.



## FABLE III.

## L'ORIGINE DES ECHECS.

**J**ADIS aux plaines d'Émen <sup>(a)</sup>  
 Régnait un Roi vain & colere,  
 Qui, sans forme & sans examen,  
 Faisoit de sang rougir la terre :  
 C'étoit un Tigre, une Panthere,  
 C'étoit pis ; car le Tigre au moins,  
 Pour déchirer sa proie infortunée,  
 A la raison terrible des besoins,  
 Et notre Roi n'avoit que sa rage effrénée.  
 Pour un rien, ou pour son plaisir,  
 Chaque jour d'un Sujet voyoit tomber la tête.  
 Comment apprivoiser cette farouche bête ?  
 Comment la calmer, l'adoucir ?  
 C'est ce qu'osa pourtant essayer un Visir.  
 Un jour il propose à son maître,  
 Pour l'amuser, un jeu nouveau,  
 Jeu combiné dans son cerveau,  
 Et qui des fiers combats d'abord ne paroît être  
 Qu'un fidele & noble tableau.

(a) Nom de l'Arabie heureuse.

La guerre plaît aux cœurs féroces,  
 La guerre est le règne du sang ;  
 C'est le champ des scènes atroces :  
 Aussi le jeu plut-il fort au tyran.  
 On projette, on attaque, on pille ;  
 On livre, on soutient le combat,  
 On échange, on mine, on abat,  
 Et souvent un simple Soudrille,  
 Sans respect pour le Potentat,  
 Vous fait le Sire Echec & mat :  
 C'étoit cela sur-tout qu'il falloit faire entendre.  
 La leçon est triplée, & toujours le goujat  
 Triomphe avec le même éclat  
 Du Roi qui ne peut se défendre.  
 Le tyran commence à comprendre ;  
 Il réfléchit, se compare à son Roi ;  
 Et dans le Pion, dont l'adresse & l'audace  
 Ont causé son heureux effroi,  
 Il voit un Sujet qui menace.  
 Visir, dit-il, ne crains plus rien de moi ;  
 Rassure mes Sujets, mon cœur est leur asyle ;  
 Je suis leur pere, & t'en donne ma foi.  
 Mais, parle ; ta leçon utile,  
 De quel prix la payer ? Que ferai-je pour toi ?  
 Notre Visir alors, pour toute récompense,  
 Demande un grain de bled, qu'on doit multiplier  
 Par les cafes de l'Echiquier :  
 On accorde, on calcule, & la somme est immense.

Chacun voit , après l'examen ,  
Que les riches moissons d'*Aden* (a)

Né peuvent compléter la quantité promise. (b)

Prince, dit le Visir, pardonne à ma surprise ;  
Je t'ai fait respecter les jours de tes Sujets ,  
Défends encor ton cœur du charme des bienfaits :

La générosité sied bien à la Couronne ;  
Mais permets - moi de te dire en deux mots

Qu'il faut savoir ce que l'on donne ,  
Et toujours donner à propos.

S'il est quelques tyrans encore ,

Qui dans leur cruauté trouvent d'affreux plaisirs ,

O Providence que j'implore !

Donne - leur de pareils Visirs.

---

(a) Ville considérable de l'Arabie heureuse.

(b) La multiplication du grain de bled toujours doublé par chaque case de l'Echiquier, donne à la soixante-quatrième case, une pyramide de bled, longue, large & haute de trois de nos lieues moyennes. La démonstration s'en trouve dans Wallis.



## FABLE IV.

MEHEMED.

QUELQU'UN disoit au vainqueur de Bizance,  
A Méhemmed, que Mirza préparoit  
Mille *Dinars* (a) à qui découvreroit,  
Dans les Vers de sa Cour, la moindre négligence.  
A ce marché qui ne s'épuiferoit ?  
Dit le Sultan, la plus riche Puissance  
En moins de rien prodigeroit  
Dix fois le fond de sa Finance.

(a) Pièce du poids d'un sequin de Venise.



## FABLE V.

## LE TRÉSOR. (a)

UNFORTUNÉS, insensés que nous sommes !  
Faut-il nous le redire encor ?  
Mille fois on l'a dit aux hommes,  
Rien n'est si funeste que l'or.

Dans l'Indoustan faisoient voyage,  
*Zéhir*, *Amar*, & *Moshady*,  
Tous trois à peu près du même âge ;  
S'aimant tous trois & s'estimant aussi,  
Honnêtes gens, ou du moins croyant l'être,  
Car on ne fait souvent ce que l'on est,  
C'est à l'épreuve à nous faire connoître  
Si notre cœur est tel qu'il le paroît.  
Un Trésor vient frapper leur vue.  
Un Trésor ! C'est ici l'épreuve des amis.  
A cet appas leur ame émue  
Croît sentir un plaisir permis.

(a) Cette Fable est une des Paraboles que les Arabes attribuent à *Isa*, fils de *Marie*, ou *Jésus-Christ*.

Diviser le Trésor, c'est vouloir faire outrage

A leur délicate amitié ;

En ne faisant aucun partage

De ce bienfait commun par le Ciel envoyé,

Ils s'aimeron, disent-ils davantage.

On est plus riche, il faut jouir,

Travailler moins, se donner du plaisir ;

On a de l'or, il faut en faire usage.

Dans la ville prochaine *Amar* est député,

A son goût, à son zèle, à son activité,

La nourriture est aussi-tôt commise.

A peine est-il parti, que le couple resté

S'entretient du Trésor, & puis de la sottise

Du Pourvoyeur qui court à la cité.

Si nous partions, dit *Zéhir*. sans l'attendre,

Qu'à son retour il seroit sot

De ne plus retrouver compagnon, ni magot.

Vraiment, c'est assez bien l'entendre,

Dit *Mofhady*, nous serions plus heureux ;

Nous aurions tout l'or pour nous deux :

*Amar* est un assez plat homme,

Mais il pourroit nous joindre quelque part,

Et du Trésor revendiquer sa part ;

Dès qu'il reparoîtra, veux-tu que je l'assomme ?

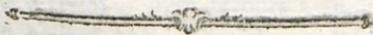
C'est le plus court, le plus sûr... Je le croi,

Répond *Zéhir* ; qu'il meure, & qu'avec toi

Je sois le seul à partager la somme.

*Amar* revient sur le soir, & bientôt  
Les deux amis, l'attaquant par derrière  
Sans lui dire le moindre mot,  
Vous l'étendent sur la poussière;  
Et puis sans remords aussi-tôt  
De s'attabler, de manger & de boire;  
De dévorer certain pâté  
Que la mort avoit apporté :  
Mais tout à coup ( qui l'eût pu croire ? )  
Nos deux assassins déchirés,  
Criant en vrais désespérés,  
Au même instant descendent au Cocyte.  
Est-ce le Ciel vengeur qui les-y précipite ?  
Sans doute ils l'avoient mérité :  
Non, c'est *Amar* à qui de son côté  
Le Trésor avoit fait envie,  
Et qui, pour leur ôter la vie,  
Avoit empoisonné lui-même le pâté.

Voilà donc le Trésor sans maître,  
A quel humain va-t-il être remis ?  
Hélas ! il le rendra peut-être  
Plus méchant que nos trois amis.



## FABLE VI.

## LE RÊVE.


**R**USTAN, vit un jour dans un Rêve  
 Plonger aux enfers un Dervis,  
 Tandis qu'aux céleste lambris  
 Un Roi de la terre s'éleve;  
 Il s'éveille, il ne conçoit rien  
 A ce renversement bizarre :  
 Alors vivoit un vieil homme de bien ;  
 Sage, prudent, d'une piété rare ;  
 Rustan va le trouver, lui conte ingénument  
 Sa vision & sa surprise.  
 Enfant (dit l'homme à barbe grise)  
 Reviens de ton étonnement,  
 L'arrêt est juste; en vivant sur la terre,  
 Le Monarque aime quelquefois  
 A vivre en simple solitaire,  
 Et le Dervis n'aima qu'à vivre avec les Rois.

## FABLE VII.

## LE TAILLEUR ET LE DEVIN.

UN Devin, un Tailleur cautoient toujours ensemble.

Vous avez un pauvre art (dit le premier) je tremble  
Que les hommes, un jour tentés d'aller tout nus,  
Ne rendent pour toujours votre aiguille inutile.

Vous feriez sans pain, sans asyle,  
Et vous & vos enfants, vous vous verriez perdus.  
Vous me faites pitié, voisin, lorsque j'y pense;  
Contre les coups du sort, j'ai des secours tout prêts.

Je suppose, sans vraisemblance,  
Que l'on fût éclairé sur un de mes secrets;

Eh bien! ma féconde Minerve  
Ne fera jamais en défaut;  
J'ai plus de cent tours en réserve.

Que je fais valoir aussi-tôt.  
Si le revers qui cause mes allarmes  
Vous arrivoit, ayez recours à moi,  
Mon pauvre ami; par quelque utile emploi  
Je rarirai la source de vos larmes.

La famine bientôt après,  
Sur les épis, sur les guérets,  
Étendant ses funestes ailes,  
Fit sentir ses horreurs cruelles :  
Adieu les faux besoins, c'est encor trop des vrais,  
Plus d'argent pour les bagatelles;  
Jugez s'il en restoit aux tours de gobelets.  
Notre Tailleur pourtant trouve sa subsistance;  
Car il faut vivre & s'habiller :  
Quand au Devin, il eut beau babiller  
Et réchauffer son éloquence,  
On le laissa s'égoïller ;  
Envain, il promît que sa bouche  
Renfermeroit un braisier allumé.  
Le Peuple est sourd, rien ne le touche  
Que le besoin dont il est consumé.  
Téropantra sans gagner une maille,  
Notre Devin, qu'il fallut recourir  
Au tailleur qui d'abord le raille,  
Et puis finit par le nourrir.

De la frivolité le destin est mobile ;  
N'en déplaîse à nos charlatans,  
Gardons nous des petits talens ;  
Et ne comptons que sur l'utile.



F A B L E V I I I.

LES FOUS DE BASRA. (a)


 H A R O U N (b) chargea *Behlout*, (c) d'inscrire dans  
 Basra

Tous les fous de sa connoissance,  
 Ma foi, dit le plaifant, les compte qui pourra,  
 Je ne faurois: la liste en est immense;  
 Les vrais Savants ne font pas si nombreux,  
 Et s'il veut les connoître, on peut le satisfaire.  
 Deux ou trois noms feront l'affaire,  
 Encor m'en pourra-t-on disputer un ou deux.

(a) *Basra*, c'est suivant nos Geographes la ville de *Balsora*, sur le Golfe Perfique

(b) *Harroun Erreschild*, cinquieme Calife de la race des Abbassides, mort l'an de l'Hégire 193. de J. C. 808.

(c) *Savant* de la Cour du Calife.



## FABLE IX.

## LE ROI MALADE.

**U**N Roi souffroit une douleur horrible,  
 Quoiqu'il eût vu cent Médecins,  
 Qui tous avoient promis un remède infaillible ;  
 On eut recours aux Mages, aux Devins.  
 Ceux-ci plus adroits & plus fins,  
 Pour se tirer d'intrigue, s'accorderent  
 A demander le fiel de quelque adolescent  
 Qui sur son corps eût offert en naissant,  
 Une marque bisare, & qu'ils imaginèrent.  
 Sans doute, ils se flatoient, quelque peine qu'on prit  
 Que le signe fatal, conigné par écrit,  
 N'existoit que dans leur idée ;  
 L'espérance étoit mal fondée ;  
 Le signe fut trouvé par d'odieux commis :  
 D'un pere intéressé, l'argent obtint le fils  
 Qui portoit la marque donnée ;  
 La victime est déjà traînée,  
 Pour l'égorger, le poignard est tout prêt.  
 Qui dit Roi, dit un pere ; & le nôtre en effet,

Ne

Ne put du malheureux voir terminer la vie  
Sans consulter auparavant  
Et les Juges du Temple, & ceux de la Patrie,  
Sur la répugnance qu'il sent  
A voir sa santé rétablie  
Par le trépas d'un innocent.  
On délibère, on discute, on arrête  
Que le salut d'un Monarque puissant,  
N'est pas trop payé d'une tête.  
Ce bel arrêt fut lu devant l'adolescent,  
Qui loin de craindre la tempête,  
Se met à rire aux yeux du Prince languissant.  
Le Roi veut savoir du jeune homme  
La raison d'un rire imprévu.  
Il le conjure, il le presse, il le somme  
D'en dévoiler le principe inconnu :  
Alors d'un ton libre autant qu'ingénu,  
Il fait au Roi cette réponse.  
Le sein d'un pere, a servi de tout temps  
D'asyle sûr à ses foibles enfants,  
Et mon pere aujourd'hui me vend & me renonce.  
Protecteurs nés du malheureux,  
Les Magistrats sont faits pour sa défense ;  
Et moi qui n'ai commis je crois aucune offense,  
Je suis l'objet d'un arrêt rigoureux.  
Depuis que vous réglez sur des sujets heureux  
Vous n'avez puni que le crime,  
Et cependant sans vous aimer moins qu'eux,

Je vais être votre victime.  
Il faut en rire, & se féliciter  
D'abandonner le séjour de la Terre,  
Car dans les Cieux que je vais habiter  
Je n'aurai rien à redouter  
Des Rois, des Juges, ni d'un Pere.  
O mon fils ! s'ecria le Roi,  
Je vois la vie avec indifférence  
Si pour calmer les maux qui s'acharnent sur moi  
Je dois immoler l'innocence,  
Le jeune homme fut libre & comblé de bienfaits ;  
Le Roi souffrit avec moins de murmure,  
Et puis fut quelque temps après  
Guéri par la seule nature.

Pour terminer cette aventure  
Il eut fallu punir le Pere & les Devins ;  
Je dirois presque, aussi sans la peur de déplaire  
A gens dont par malheur on a souvent affaire,  
Les Cadis & les Médecins.



## F A B L E X .

## L E S T R O I S S A G E S .

**T**R O I S Sages, le premier Persan ;  
 L'autre Indien ; & troisieme de Grèce ,  
 Discouroient devant Nouskivant (a)  
 Du plus facheux état de notre humaine espece,  
 Le Grec ne trouva rien de pis  
 Que l'indigente & l'infirmes vicillese.  
 L'Indien appuia sur les maux inouïs  
 Que sur un grabat de souffrance ,  
 Enduroit un malade avec impatience  
 Que restoit-il au Persan à trouver ?  
 Le plus cruel des maux que l'on puisse éprouver ;  
 L'affreux remord & ses couleuvres ;  
 L'instant où finit notre sort ,  
 Où l'on voit approcher la mort ;  
 Sans l'escorte des bonnes ceuvres.

(a) C'est le même que Cosroës, Roi de Perse ; il est cité par les Orientaux comme le model des Princes.

## FABLE XI.

## LE SOPHI ET LE POTIER.

Au fils de Tamerlan, un vil Potier de Terre

Adressa ce propos :

L'Alcoran est il faux

Lorsqu'il dit, que du riche, un indigent est frere

Et que malgré l'orgueil & la chimère

Tous les Musulmans sont égaux ?

Non, mon ami, c'est la verité même,

Dit au manœuvre le Sophi,

Eh bien, la chose étant ainsi,

Répond notre Potier, ma surprise est extrême,

Tandis que je suis sans un fou

Que vous nagiez dans l'argent jusqu'au cou,

Je vois que vous êtes sincère,

Vous convenez du principe avec moi,

Soyez aussi de bonne foi,

Et faites - moi ma part de frere.

De huit Aspres, (a) alors le Prince lui fait don.  
Huit Aspres seulement, dit l'Ouvrier qu'étonne  
Une si mince portion!

Quoi ! des trésors de la couronne...

Paix.. silence.. interrompt Schahroch (b)  
Ne te vante de rien, ta part n'est trop bonne

Je t'en ai fait le compte en bloc,  
Sois bien certain qu'il faudroit rendre,  
Si, me faisant la même loi,

Chaque frere ici venoit prendre  
Sa portion ainsi que toi.

(a) L'Aspre. Monnoie qui revient à notre pièce de deux liards.

(b) Schahroch. Nom du fils de Tamerlan. M. Galant a écrit son Histoire.



## FABLE XII.

## LE SOMMEIL DU TYRAN.

**S**ous ses lambris un Tyran détesté  
Dormoit en apparence avec tranquillité.  
Le sommeil, dit quelqu'un, est-il fait pour le crime?  
Eh quoi! la providence épargne sa victime.  
Imprudent! au bruit que tu fais,  
Dit un Faquir, tremble qu'il ne s'éveille  
Le Ciel permet que le méchant sommeille  
Pour que le Sage ait des moments de paix.



## FABLE XIII.

## LE ROI PÊCHEUR.

**S**UR les rives du Tigre, (a) une ligne à la main ;  
 Un Caliphe pêcheoit avec son Médecin.  
 La ficelle en vingt lieux tour à tour est portée,  
 Pas un goujon, pas le moindre fretin.  
 Et son amorce est rebutée :  
 Il s'en prend à son Compagnon.  
 Sans toi, dit-il, je verrois à ma ligne  
 Pendre la Truite ou le Saumon ;  
 Retire toi, tu me portes guignon ;  
 C'est ton influence malingne  
 Qui fait éloigner le Poisson,  
 O des Croyans Auguste maître !  
 Réprend le Docteur aussi-tot  
 Tu dis ce qui ne fauroit être,  
 L'infortune n'est point mon lot ;  
 D'un Bourgeois, d'une esclave, il est vrai, je tiens l'être

(a) Le Tigre, ou Tigil, fleuve d'Asie qui se jette avec l'Euphrate, dans le Golfe de Bassora.

Mais je devins l'ami de quatre Souverains,  
 Je partageai leurs plaisirs, leurs festins,  
 Et mes biens font assez paroître  
 Que j'ai près d'eux goûté d'heureux destins.  
 Mais permets-tu qu'on te fasse connoître  
 Un homme vraiment malheureux ?  
 Je le permets, & je le veux,  
 Dit le Sultan, Je vais te satisfaire ;  
 Reprend le Docteur vertueux  
 C'est un mortel favorisé des cicux,  
 Qui n'eut que des Sultans pour Ayeux & pour Pere  
 Qui se trouva Sultan comme eux,  
 Qui négligeant sa grandeur Souveraine  
 Et le plaisir de faire des heureux,  
 Dans une hutte & peu sûre & mal saine,  
 Du plus indigent Journalier,  
 Se plaît, avec beaucoup de peine,  
 A faire le triste métier.



## F A B L E X I V .

## LE VISIR DÉPOSÉ.

**U**N Roi Persan dépose son Visir  
 pour toute faveur il lui laisse choisir  
 En ses Etats le lieu de sa retraite.  
 Fais-moi chercher un Village desert,  
 Dit le Ministre; & la recherche est faite;  
 Deçà, delà, chacun court & s'enquiert;  
 Pas un hameau, pas une maisonnette,  
 Sans habitants; on le dit au Visir;  
 Je le savois, répond-il à son maître;  
 Je ne voulois que te faire connoître  
 L'état des lieux qu'un autre va régir,  
 Afin qu'un jour s'il vient à te déplaire,  
 Il puisse au gré de ton desir  
 Te les remettre, tels que je viens de le faire.



## FABLE XV.

## L'AVEUGLE VOLONTAIRE.

**E**N ses vieux jours Razis (a) perdit la vue;  
 Un Empirique aussi - tôt s'évertue,  
 Veut le traiter : une minute ou deux  
 Vont lui donner l'usage de ses yeux.  
 Dans ses promesses magnifiques,  
 Razis l'arrête, & lui dit, cher Docteur,  
 Combien l'œil a-t-il de tuniques ?  
 Je n'en fais rien, répond l'Opérateur;  
 Mais laissez faire, & comptez sur le reste.  
 Non pas, dit Razis, s'il vous plaît,  
 Un ignorant n'est pas mon fait;  
 Sa main pourroit m'être funeste;  
 Qui ne fait pas compter les tuniques de l'œil,  
 Ne me touchera point, malgré tout son orgueil.  
 Parents, amis, alors se réunissent  
 Pour l'engager à se faire opérer.  
 Nos Charlatans quelquefois réussissent :  
 Lui disent - ils, à quoi bon différer ?

(a) Fameux Médecin Arabe, appelé du nom de ville de *Rai*, dans la Perse.

En cas pareil le refus n'est pas sage,  
Si les efforts sont impuissans  
Vous resterez sans voir, voilà tout le dommage.  
Non, dit Razis, j'ai vu le monde assez long-temps,  
J'aurois regret de le voir davantage.

## F A B L E X I V .

## LE BEAU PRINCE.

**P**RINCE charmant par la figure,  
Sélimane, dans un miroir,  
Rendoit graces à la nature  
Du doux plaisir qu'il goûtoit à se voir;  
Je crois, disoit-il, qu'en Asie  
L'empire de la Beauté  
Ne peut m'être contesté;  
Les Rois me portent envie.  
Cet empire est bien passager,  
Dit son Visir, qu'un tel orgueil étonne;  
Ainsi que les fleurs d'un verger  
Que le souffle des vents moissonne,  
La beauté qui plaît va changer  
Et porter ailleurs sa couronne :

Ah ! si mon maître étoit jaloux  
 D'un Empire qui fût durable,  
 Il en est un inaltérable  
 Que respecte le temps, que l'envie en courroux,  
 Dans sa rage implacable,  
 N'a jamais abattu,  
 C'est l'Empire de la vertu.

---

FABLE XVII.

---

LE PERE ET SON FILS.

---

**S**ous l'œil d'un pere, un jeune homme  
 Perfan,  
 A la famille réunie,  
 Lisoit le divin Alcoran;  
 Bientôt la lecture bénie  
 Endormit tout, Esclaves, Frere & Sœur;  
 Tout, excepté le Pere & le lecteur.  
 O Mahomet ! quelle conduite impie !  
 Dit le Fils au Pere attentif ;  
 Pour moi je ne dors point, & mon esprit actif  
 N'insulte pas aux sources de la vie.

Mon fils, j'excuse leur sommeil :  
 Lui répond aussi-tôt le Pere ;  
 Depuis long-temps le coucher du Soleil  
 Dans l'assoupissement plonge la Terre entiere ;  
 D'ailleurs j'aiderois mieux te voir  
 Dormir comme eux à la priere  
 Que tirer vanité de remplir ton devoir.

---

 FABLE XVIII.
 

---



---

 LE VOISINAGE.
 

---

**Q**UELQU'UN parloit de faire emplette  
 D'une maison commode de tout point ;  
 Un méchant l'entend & le joint ;  
 J'en fais une, dit-il, toute neuve & parfaite ;  
 Telle enfin qu'on n'en trouve point :  
 C'est dans le beau quartier, près de ma maisonnette ;  
 Pas le moindre défagrément,  
 Et vous en conviendrez je gage.  
 Et moi, dit l'Acquéreur, j'en connois un pourtant ;  
 Celui de votre voisinage  
 Me paroît assez important.

Ne foyez pas le voisin d'un méchant,  
 J'ajoute encore à cet adage,  
 Ne foyez pas celui d'un Grand.

---

FABLE XIX.

---

LE VISIR ET LE DERSIS.

---

UN Calife avoit un Visir  
 Injuste & cruel par plaisir ;  
 Il immoloit la Cour & la Province  
 A son caprice , à son moindre desir ;  
 C'étoit le favori du Prince.  
 Un beau jour , au front d'un Dervis ,  
 De sa main il lance une pierre ;  
 La blessure ne fut légère :  
 Un autre eût poussé bien des cris.  
 Couvert de sang , le Dervis en silence  
 Se baïsse , prend la pierre & l'emporte avec lui :  
 De mille traits de violence ,  
 Ou plus méchants , ou tels que celui-ci ,

L'excès ne put long-temps être impuni ;

On se mutine , on se rassemble ,

Et le foible Tyran qui tremble

Abandonne son favori :

On vous le prend , on vous le lie , & puis

On précipite au fond d'un puits

Le maraud de Visir qui pleure :

Vient , le Dervis qui lui crie en son trou :

Visir connois-tu ce caillou ?

Il est à toi ; je m'en vais te le rendre.

Aussi-tôt ajustant le coup

Dont il est prêt à le pourfendre ,

Il dit : l'infacteur de la loi ,

Le mortel qui porte l'effroi

Au sein de la douce innocence ,

Les méchants , apprendront de toi

Qu'il est un jour pour la vengeance.



## FABLE XX.

## LE ROI ET LE GUEUX.

UN Sultan passoit sans rougir  
 La nuit dans la débauche & le jour à dormir.  
 Quand au plaisir de boire je me livre,  
 Mon doux espoir, disoit-il, c'est d'être ivre;  
 C'est un état délicieux pour moi.  
 Un Gueux l'entend, & lui dit, par ma foi  
 Nous nous ressemblons l'un & l'autre,  
 Je m'enivre aussi comme un Roi;  
 C'est mon plaisir mignon ainsi qu'il est le vôtre.  
 Bien loin de s'indigner de la comparaison,  
 Le Sultan aussi-tôt ordonne  
 Que de sa part son Trésorier lui donne  
 De l'or, des habits à foison.  
 Les va-t-il conserver? oh non;  
 Le Tavernier qui le rançonne  
 Coulé bientôt la bourse à fond,  
 Et revoilà notre ivrogne à l'aumône.

L'argent

L'argent entre les mains d'un gueux,  
Dit l'Auteur qui me sert de Guide,  
La patience au cœur d'un amoureux,  
L'eau dans un crible, ont un penchant rapide;  
Tout cela fuit en un instant ou deux.  
Le Sultan qui le voit sitôt dans l'indigence,  
S'indigne, & veut qu'on l'ôte de ses yeux:  
Mais son Visir judicieux  
Lui fait suspendre l'ordonnance.  
Prince, dit-il, il vaudroit mieux penser  
A profiter de l'avanture;  
Aux indigents donnez avec mesure,  
Mais gardez-vous de les chasser.



## FABLE XXI.

## L'AVEUGLE.

**L**E dos courbé sous une charge d'eau,  
Un Aveugle marchoit dans une nuit obscure  
Tenant à sa main un flambeau,  
Oh c'est démençe toute pure,  
Dit un passant : bon-homme à quel propos  
Vous éclairer ? quel en est donc la cause ?  
Et le jour & la nuit sont pour vous même chose ;  
C'est pour nous que sont faits lanternes & falots ;  
Votre dépense est au moins superflue.  
Non, dit l'Aveugle, elle empêche les fots  
De venir se briser contre moi dans la rue.



## F A B L E X X I I .

## LE PRINCE INCONSOLABLE.

**L**A mort venoit de priver un Sophi  
 Du doux objet de sa tendresse ;  
 Les traits du beau, les charmes du joli,  
 En avoient fait un objet accompli.  
 Ainsi dans sa pieuse ivresse  
 Un Musulman se peint une Houry.  
 Lorsque ce Prince inconsolable,  
 Des flots amers de la douleur  
 Eut à loisir rempli son cœur ;  
 Et que du sort impitoyable  
 Il eut bien d'estesté l'horreur :  
 On lui présente un célèbre Docteur  
 Qui par son Art a déjà dans l'Asie  
 Rendu quelque belle à la vie.  
 Prince, dit-il, dans vos Etats nombreux  
 De trois mortels parfaitement heureux  
 Toujours contents, sans douleur & sans peine,  
 Que des gens vrais & scrupuleux  
 Fissent la recherche soudaine ;  
 Leurs noms écrits sur la tombe d'Iréne  
 Rendront cette belle à vos vœux.

C i

Un mois se passe, un autre, & le troisieme,  
Et puis un an est révolu,

Les députés n'ont point encor paru.

Le Prince enfin conçoit le stratagème.

Oui, dit-il, je le sens, les peines, la douleur  
Sont le partage de notre être;

J'ai trop gémi de mon malheur,

L'Homme heureux est encore à naître.



F A B L E X X I I I .

LES DEUX HIBOUS.

**U** SURPATEUR chez ses voisins,  
 Tyran dans son propre héritage,  
 Mafoud eut pour Vifir un homme a droit & sage  
 Qui se vançoit, pour aller à ses fins,  
 D'entendre les oiseaux, d'expliquer leur ramage. (a)  
 Un soir que deux hibous sembloient s'entretenir,  
 Mafoud, qui de rien s'inquiète,  
 De leur conférence secreete  
 Veut être instruit par son Vifir.  
 Celui-ci part, revient, mais son silence  
 Du Sultan curieux accroît l'impatience:  
 Est ce ainsi, lui dit-il, que l'on fait m'obéir?  
 N'ai-je pas dit que l'on eut à m'apprendre  
 Exactement les propos des Hibous?  
 Sultan, dit le Vifir, je cragnois ton courroux.  
 Parle, répond Mafoud, je suis prêt à t'entendre.

(a) Cette prétention est commune parmi les Arabes du  
 Desert.

Notre Vifir alors , conta d'un air fousmis  
Qu'à la Fille de l'un, l'autre engageoit son Fils ,  
Qu'il exigeoit pour dot de la future  
Cinquante Bourgs ruinés & détruits ;  
Que le premier avoit dit pour Conclure ,  
Va pour cinq cent , si Dieu dans ses Etats  
Nous conferve Mafoud au gré notre envie ;  
S'il veut lui prêter longue vie ,  
Les Bourgs détruits ne nous manqueront pas.



## F A B L E X X I V .

## LE CALOMNIATEUR.

**L'**ENNEMI des vertus, l'organe de l'envie,  
 Un Calomniateur, alloit perdre la vie.  
 Déjà l'echaffaut est tout prêt,  
 Le Calife a dicté l'Arrêt;  
 Lorsqu'un des grands de sa Cour le supplie  
 De pardonner à l'infame imposteur:  
 De deux mille *Dinars* dont il se dit porteur.  
 Il accompagne sa Requête.  
 Il croit le présent fort honête;  
 Et plus d'un Calife en effet  
 Eut pris l'argent, & n'en eut pas mieux fait.  
 Mais Mostanged que l'or ne peut séduire,  
 A mon Courtisan stupéfait  
 Adresse ces mots que j'admire:  
 Va me chercher encore un homme aussi méchant  
 Qui, comme celui-ci, diffame l'innocence.  
 Je vais le faire expirer sur le champ.  
 Et dix mille *Dinars* seront ta récompense,

## FABLE XXV.

## LE PERE AVARE.

UN riche Avare avoit son fils malade ;  
Il consultoit les Docteurs ses amis ;  
L'un d'entre eux pour guérir ce fils  
Très gravement lui persuade  
Ou d'immoler trois Taureaux sur le champ ;  
A son avis pratique la plus sùre,  
Ou d'aller lire à coté du mourant  
Six chapitres de l'écriture :  
Ah grand merci, dit le Pere en fuyant ;  
Je vais lui faire la lecture.



## FABLE XXVI.

## LE RENARD.

**D**ANS les champs sablonneux d'Asie  
 Que le Taurus (a) va partageant,  
 Un Renard fuyoit en criant :  
 Sauve qui peut. Par quelle fantaisie,  
 Lui dit quelqu'un, te vois-je fuir ainsi ?  
 Je n'apperçois Chiens ni Chasseurs ici,  
 Qui causent la terreur dont t'on ame est saisie.  
 Vous ne savez donc pas, répond maître Renard,  
 Que le Sophi pour son départ  
 De Chameaux & Mulets veut qu'on fasse recrue,  
 Que l'Ordonnance en vient d'être rendue ?  
 Je le fais comme toi, dit l'autre, mais parle-moi  
 Tu n'es Chameau ni Mulet. Pauvre bête !  
 Répond le Renard avec feu ;  
 Si le moindre Commis m'arrête,

(a) La plus grande chaîne de montagnes de l'Asie ; elle s'étend dans les Indes sous différents noms.

Et qu'il dise c'est un Chameau ;  
 J'aurai beau crier & beau faire ,  
 Je périrai sous le fardeau ,  
 Avant qu'on ait jugé l'affaire.

---

FABLE XXVII.

---

LE FESTIN DES ANIMAUX.

---

**D** ARMI des animaux rassemblés près d'un bois  
 Le Singe critiqua l'éternelle constance  
 Qui les tenoit toujours liés aux mêmes loix.  
 Le Soleil , disoit-il , a vû six mille fois  
 Mêmes desirs chez nous & même jouissance ;  
 Cet uniforme instinct est d'un terrible poids ;  
 Voyez l'homme , il nourrit des goûts de toute espee ;  
 Mais celui dont mon cœur seroit le plus flatté ,  
 C'est de jouir avec la même ivresse  
 Des doux appas de la société.  
 L'Homme est heureux lorsqu'à sa table  
 Il peut réunir ses égaux.  
 Eh bien , que l'Homme entre les Animaux  
 Ne soit plus le seul sociable.

Imitons-le, depuis assez long-temps  
Il nous imite, il nous doit ses talents  
Et ses Arts & son industrie;  
Jadis originaux devenons sa copie:  
Régalons nous, comme de bons amis.  
A peine il dit, les vœux sont réunis;  
On prend jour, on convient du lieu de la curée;  
Tout quadrupède du Pays  
Chez notre Singe aura franche lippée.  
Qui le croiroit? à ce banquet nouveau,  
Celui qui manque, est Dom Pourceau;  
On s'en étonne, on en murmure,  
Mais un jeune Agneau son voisin  
Apprend le nœud de l'aventure.  
Il m'a, dit-il, demandé ce matin  
Si je croiois qu'à ce festin  
Il put trouver une mère commode  
Où ce vilain se vautrât à sa mode;  
J'ai dit que non, il grogne, & s'enfuit loin d'ici,  
Partant Messieurs dînons toujours sans lui.  
Offrez à l'ame vile & basse  
Des plaisirs doux & délicats,  
Ils n'ont rien qui la satisfasse;  
La crapule à bien plus d'appas.



## FABLE XXVIII.

## LE SOLITAIRE ET LE TYRAN.

**L**E fils de Mytas aperçut  
 L'autre caché d'un Solitaire,  
 Et sans savoir ce qu'il alloit y faire.  
 Le fils de Mytas y courut.  
 Le Saint Faquir alors le front sur la poussiere  
 Adressoit ses vœux au Très-Haut.  
 Parle pour moi dans ta priere,  
 Lui dit le Prince, & le Moine aussi-tôt  
 De prononcer ces mots au Maître du tonnerre :  
 Dieu que j'invoque & qui m'entends,  
 Que le Fils de Mytas du nombre du vivants  
 Soit effacé par ta colere;  
 Qu'il rentre à mes yeux satisfaits  
 Dans les abîmes de la Terre!  
 Arrête, dit le Prince, arrête, Téméraire!  
 Je vais punir tes horribles souhaits.  
 J'ai fait ce que j'ai dû, répond le Solitaire;  
 Crains de n'obtenir pas ce qui t'est salutaire,  
 Ce qu'il te faut ainsi qu'à tes Sujets;

Eh! ne vaut-il pas mieux, si la raison t'éclaire,  
 Te voir plongé dans le néant,  
 Que d'être détesté de la nature entière  
 Dont tu veux être le Tyran?

---

 F A B L E X X I X .
 

---

 LA BOURSE OU LES TROIS AMIS.
 

---

U  
 IL n'est point de Dieu pour l'impie:  
 Pour les cœurs durs il n'est point d'amitié;  
 Mais voyez ce *trio* lié  
 Par la plus douce simparchie;  
 Demandez - lui s'il est heureux;  
 Tous les trois s'écrieront, ô puissante harmonie!  
 Liens sacrés, aimables nœuds!  
 Vous êtes le seul bien qui fasse aimer la vie.  
 Azar, Ibas & Nouskirsan,  
 Les trois amis de cette Fable  
 Dans les plaisirs du Korassan, (a)  
 Pensoient ainsi de ce nœud respectable.  
 L'un d'eux, c'étoit Ibas, d'un destin misérable

---

(a) Le Korassan est un Royaume considérable de l'Asie en-  
 deçà de l'Oxus.

Sentir un jour le poids affreux ;  
 J'ai mes amis , dit-il, auquel des deux  
 Vai-je donner la préférence !  
 Il fait que l'un & l'autre ont même amour pour lui,  
 S'il prend Azar pour son appui ,  
 Il va faire à l'autre une offence  
 Mais comme il faut, quand notre ame balance ;  
 Qu'enfin elle prenne un parti ;  
 Ce fut à Nouskirsan , que parvint la peinture  
 Des maux & des besoins d'Ibas.  
 Nouskirsan , pour tout bien dans cette conjoncture ;  
 Ne possédoit que vingt Ducats ;  
 Daus une bourse bien scellée  
 Toute la somme rassemblée  
 Va consoler Ibas de son adversité ;  
 Au moment qu'elle arrive , Azar de son côté  
 Près d'Ibas avoit dépuré ,  
 Son besoin est urgent, il appelle a son aide ;  
 La bourse vole à son secours.  
 Mais de ses maux à peine, Azar voit le remède ,  
 Que Nouskirsan , à lui seul a recours ;  
 Aux besoins, d'un ami , mon propre besoin cede ,  
 Dit Azar, & voilà soudain  
 Pour la troisieme fois les Ducats en chemin.  
 De Nouskirsan , la surprise est entrême  
 Quoi! dit-il, c'est ma bourse même !  
 On ne l'a point ouverte , & voilà mon cachet  
 En bon Etat & bien complet ?

C'est chez Ibas qu'un valet l'a portée,  
Est c'est Azar qui me l'envoie ici.  
De cet événement son ame est agitée;  
Il court chez Azar son ami.  
Mon cher Azar, que veut dire ceci ?  
D'où vous vient, dit-il, cette bourse ?  
D'Ibas, répond Azar, à l'instant, près de lui,  
J'avois trouvé cette ressource;  
Vos besoins, sur les miens, ont obtenu le pas,  
On s'achemine chez Ibas,  
Et puis Dieu fait quand on eut sù l'affaire,  
Si chacun d'eux eut des remerciements  
Et des Compliments à se faire !  
Combien le cœur s'épancha doucement !  
Si l'on se fit mainte carresse,  
Et si dans leur vive allégresse  
Par le trésor entre eux trois partagé,  
Chaque besoin ne fut pas soulagé !

Fiers Publicains, Grands de la terre,  
Vous qui croyez du Ciel être les favoris,  
Dans votre ivresse passagere  
Ne soyez point en orgueillis;  
Vous embrassez tous la chimère;  
Le vrai jour est pour nos trois amis.



## FABLE XXX.

## LE PROTECTEUR AVEUGLE ET SOURD.

**M**oins riche en trésors qu'en science,  
 Aboulaina du Visir Ismaël  
 Etoit Courtifan éternel,  
 Suivoit par-tout son excellence,  
 Soit & matin, enviroit Monseigneur  
 Du doux nectar de la louange,  
 Lui trouvoit tout l'esprit d'un Ange,  
 Sans oublier les vertus de son cœur.  
 L'dole, cependant sourde, aveugle & muette  
 Savouroit le menfonge, & laissoit sans pudeur  
 Aboulaina dans la difette.  
 Sa fille un jour le voyant revenir  
 Triste & chagrin de chez notre Vi sir :  
 Eh bien, dit-elle, il est toujours le même ?  
 Ne lui peignez-vous pas votre indigence extrême ? ---  
 J'en parle, il n'écoute jamais ---  
 Mais il doit voir, à ce triste équipage ---  
 Il ne jette sur moi, que des regards distraits ---  
 O mon Pere, de grace oubliez son palais,  
 Abjurez

Abjurez ce lâche esclavage,  
 C'est à la fois votre opprobre & le mien;  
 Qui ne voit, qui n'entend, & qui ne sert à rien  
 N'est pas digne de notre hommage.

---

 F A B L E X X X I .
 

---

 L E S O U H A I T I N D I S C R E T .
 

---

**S**UR le duvet, mollement étendu,  
 Un Roi Persan disoit à son esclave:  
 Que le trône a d'appas pour mon cœur éperdu!  
 Pourquoi faut-il que le temps qui me brave  
 Dans ses décrets n'ait pas rendu  
 Ce seul plaisir toujours durable!  
 Desir vain & peu raisonnable,  
 Répond l'Amante: on pourroit le passer  
 S'il s'agissoit de la tendresse;  
 Sentir toujours la même ivresse,  
 S'aimer sans fin, sans fin se caresser,  
 Nous égaleroit presque à la divine espee.

Tome I.

D

Quant au bien de régner, croyez-moi, si le Ciel,  
Qui voit toujours le mieux dans tout ce qu'il  
ordonne,

Eût rendu par malheur ce plaisir éternel,  
Je vous verrois sans Sceptre & sans Couronne;  
Sujet soumis de ce Prédécesseur,  
Qui le premier occupa votre trône;  
Vous n'auriez point l'Empire, &, j'en frissonne..  
Peut-être un autre auroit mon cœur.



## F A B L E X X X I I .

## LE CHARLATAN.

**U**N Sycophante, un escroc, un vaurien ;  
 Se fit un jour Charlatan sur la place ;  
 Il peroroit, il mentoit assez bien :  
 Il eut d'abord toute la populace.  
 Impudemment du fils de Coronis (a)  
 Il étaloit les secrets, la magie ;  
 On le croyoit, & sa vive énergie  
 En imposoit aux Badauts réunis.  
 Mais par malheur, outré de son audace ;  
 Quelqu'un s'approche, & le voyant en face  
 Il apperçoit qu'un souffe empoisonné  
 Répand au loin une vapeur putride,  
 Et qu'un scorbut des mieux enraciné  
 Rend sa gencive & noirâtre & livide :  
 Oh, oh! dit-il, je ne fais, mes amis,  
 En l'écoutant quels desseins sont les vôtres ?  
 Il tiendra mal ce qu'il vous a promis,  
 Tout ulcéré, peut-il guérir les autres? (b)

(a) Esculape, fils d'Apollon &amp; de Coronis.

(b) Vers d'Amyot.

## FABLE XXXIII.

MAHMOUD.

**D**AME Nature est singuliere,  
Elle bâtit souvent un Roi sans réfléchir  
Que c'est le cas d'embellir la matiere;  
Que le sujet qui doit fléchir  
Cherche dans l'œil du Prince un rayon de lumiere,  
Qui l'avertisse d'obéir.  
Elle en fait quelquefois de laids outre mesure:  
Témoin Mahmoud qui par hazard  
Voyant dans un miroir sa hideuse figure,  
En alla bouder à l'écart;  
De cette humeur on ignoroit la cause;  
Son Grand Visir veut en être informé.  
Ecoutez-moi, dit Mahmoud allarmé,  
Voici naïvement la chose.  
Vous m'avez dit cent fois, dans vos conseils secrets  
Que la face du Prince au cœur de ses sujets  
Portoit une allégresse extrême,  
A l'instant, je me suis épouyanté moi-même,

Je dois affrayer tous les yeux.  
 Oui, ce malheur me décourage ;  
 Vous m'avez donc trompé? d'un bien si précieux  
 Je ne puis donc obtenir l'avantage.  
 Laissez, dit le Visir, laissez ces vains effrois ;  
 Songez à la vertu, c'est la beauté des Rois.

---

FABLE XXXIV.

---

LA RECONNOISSANCE.

---

**L'**USURPATEUR du rang Des Barmécides  
 Défendit à tous ses Sujets,  
 Sous les peines les plus rigides,  
 De célébrer leur nom & leurs bienfaits,  
 Mais tous les jours plein de reconnoissance.  
 Mondir, brava cette défense,  
 Et des Fils de Barmac, érata les hauts faits,  
 La sagesse & la bienveillance.

D.ijj

Aux pieds du Souverain Mondir est amené.  
Je veux vous imposer silence,  
Dit le Calife, au rimeur obstiné,  
Prenez cet or, & desormais, je pense  
Qu'à moi seul votre esprit borné  
Ne s'occupera plus que de ma bienfaisance.  
Pardonnez, dit Mondir, au Prince stupéfait,  
Des Enfants de Barmac je garde la mémoire,  
Je vais même augmenter leur gloire;  
Car je leur dois votre propre bienfait.



## F A B L E X X X V .

## L E S D E U X F R E R E S .

**D**EUX Freres différoient d'étas,  
Ils différoient, encor plus par leur ame;  
On va le voir : l'un toujours à la tame,  
Pour subsister, travailloit en forçar.  
Il ne devoit qu'à la fatigue,  
A ses sueurs, un nécessaire ingrat ;  
L'autre savoit des Cours le manége & l'intrigue :  
Il y vivoit en Potentat ;  
Ami du Prince & servant ses foiblesses,  
Vil complaisant & flatteur éternel,  
Il voyoit le bonheur placé dans les richesses :  
Son coffre en regorgeoit, graces à ses bassesses,  
Partant il se croyoit le plus heureux mortel.  
Pauvre insensé ! disoit-il à son frere,  
Pour échapper à la misere,  
Ainsi que moi, que ne fers-tu la Cour ?  
Et toi, répond l'autre à son tour,  
Div

Pour sortir d'un lâche esclavage  
 Qui te prosterne aux pieds d'un Roi,  
 Que ne viens-tu, plus modéré, plus sage,  
 Labourer les champs avec moi ?

---

FABLE XXXVI.

---

LE PRINCE DEVENU ROI.

---

**L**E Juste Nourshivan, n'étant encor que Prince,  
 Caressoit les talents, enrichissoit les Arts,  
 Si, qu'il n'étoit, pour fixer ses regards,  
 Savant qui n'accourût du fond de sa Province.  
 Nourshivan devient Roi, l'accueil est différent,  
 Et la récompense plus mince.  
 On murmure, on se plaint, le Monarque l'apprend,  
 Et voici sa réponse auguste.  
 L'avidité de l'Artiste est injuste ;  
 Je répandois autrefois un argent  
 Dont je ne comptois qu'à moi-même ;  
 Mais voudroit-on me voir prodiguer à présent  
 Les trésors d'un peuple qui m'aime ?

## FABLE XXXVII.

## LE FILS DÉNATURÉ.

UN vieillard se félicitoit  
D'avoir un fils qu'il chériffoit :  
Ce fut après une longue priere,  
Disoit-il, que le Ciel à la fin m'accorda  
Le bonheur si doux d'être pere.  
Sous un Palmier mon cœur le demanda ;  
Il m'en souvient : sous son feuillage ,  
Chacun aimoit à prononcer ses vœux ;  
Le succès en étoit heureux ;  
Toujours les Dieux sous cet ombrage,  
Avec plus de bonté reçurent notre hommage.  
Le fils entend ces mots, & dit à son ami ,  
J'ignoreis cet heureux mystere.  
Où ce Palmier est-il ? Je veux dès aujourd'hui  
Aller y demander le trépas de mon pere.

## FABLE XXXVIII.

## LE GOUVERNEUR.

II  
 II ABILE en l'art d'élever des enfants ;  
 Muhammed eut chez lui l'héritier de l'Empire.  
 Lui-même avoit deux fils, qu'en même-temps  
 Avec le Prince il résolut d'instruire.  
 Ceux-ci devinrent plus savants ;  
 C'étoit plaisir de les entendre,  
 Tandis que le Prince à quinze ans  
 N'avoit encor pu rien apprendre,  
 Malgré les soins les plus constants.  
 Le Roi, chagrin de cette différence,  
 Soupçonna Muhammed de quelque négligence ;  
 Car de penser qu'un Prince soit né sot,  
 C'est insolence toute pure :  
 N'ont-ils pas droit au meilleur lot  
 Des dons que répand la Nature ?  
 D'où provient donc ce succès inégal ?  
 Pourquoi les uns savent-ils tant de choses ?  
 Et pourquoi l'autre est-il instruit si mal ?  
 Je crois, dit Muhammed, en deviner les causes :

Qu'on m'en dise une. --- La voici.  
J'ai convaincu mes fils avec un soin extrême  
Qu'ils dépendroient de tout le monde ici ;  
Mais votre fils savoit trop bien aussi  
Qu'il ne devoit dépendre un jour que de lui-même.

---

*FABLE XXXIX.*

---

*LE TOMBEAU.*

---

Au Tombeau de son pere un fils rempli d'orgueil  
En faisoit admirer la superbe ordonnance.  
Mon ami, disoit-il, l'Auteur de ma naissance  
Annonce sa grandeur jusque dans le cercueil :  
Le Marbre de Paros & l'Airain & l'Or même,  
Travaillés avec soin par les Maîtres de l'Art ,  
Du curieux étonnent le regard.  
Ton pere fut, dit-on, d'une indigence extrême,

Sous l'herbe de nos prés il repose humblement.  
Rien n'est plus vrai, dit l'autre, & ma joie en est  
grande :  
Quand l'Ange du trépas, aux pieds du Tout-Puissant,  
Ordonnera que chaque mort attende  
Le moment de se voir jugé ;  
Mon pere que rien n'embarrasse,  
Par l'Eternel interrogé,  
De ses foibles défauts sans doute obtiendra grace ;  
Bien avant que du poids de cette énorme masse  
Le vôtre se soit dégagé.



## FABLE XXXX.

## LE VISIR.

**P**AR une femme un Visir consulté  
 Ne put d'une affaire épineuse  
 Résoudre la difficulté.  
 Alors cette femme orgueilleuse  
 Dit au Visir : quittez donc votre emploi ;  
 Et végétez parmi l'épais vulgaire.  
 Pourquoi recevez-vous tant de bienfaits du Roi  
 Si vous ne savez pas terminer une affaire ?  
 Femme, dit le Visir, vous me faites pitié,  
 Et vous mériteriez quelque grain d'Ellebore :  
 C'est pour tout ce qu'il fait qu'un Visir est payé,  
 Et non pas pour ce qu'il ignore.



## FABLE XXXI.

## LE SAGE ET LE ROI.

**D**E deux Jumeaux auprès du Caire,  
 L'un fut un Sage & l'autre Roi;  
 Celui-ci glorieux de faire à tous la loi,  
 Et plus charmé du droit de s'y soustraire,  
 Disoit à son modeste frere :  
 Te voilà grand, sans place, sans emploi,  
 Je t'ai laissé dans la poussière;  
 Que n'as-tu fait ainsi que moi ?  
 J'ai pitié de vos avantages,  
 Répondit l'autre. En voici la raison :  
 Je suis l'héritier de deux Sages,  
 Et vous celui du méchant Pharaon.



## FABLE XXXXII.

## LE VŒU.

DANS une affaire délicate  
Un Soudan fait un vœu de donner aux Dervis  
Mille *Dinars*, si ses projets remplis  
Peuvent répondre à l'espoir qui le flatte;  
Il réussit : voilà l'argent compté;  
Aux Saints Dervis il doit être porté  
Par le Visir qui, regrettant la somme,  
Feint d'aller la remettre, & puis en habile homme  
Reparoît avec le trésor.  
Soudan, dit-il, voilà ton or;  
Ta piété souvent a l'art de te surprendre,  
Pour tous les vrais Croyants ce métal est sans prix;  
Je n'aurois pu trouver qu'un faux Dervis  
Qui n'eût pas rougi de le prendre.



## FABLE XXXXIII.

## L'AMOUR ET LA MORT.

**L'**AMOUR jadis s'égara dans un bois ;  
 Lorsque la nuit en déployant ses voiles  
 De la sinistre Orfraie encourageoit la voix,  
 Et qu'elle ouvroit la carrière aux Etoiles.  
 Tout Dieu qu'il est, l'Amour est bientôt las ;  
 Il l'étoit donc ? Il voit une caverne  
 Propre à servir de retraite à Laverne ; (a)  
 N'importe, il y traîne ses pas.  
 Et Laverne & l'Amour ont des rapports ensemble ;  
 Il craint peu de la rencontrer :  
 Si dans ce lieu le hasard les rassemble,  
 Ils ont à nos dépens des tours à se montrer.  
 Il entre, mais dans la tannière,  
 Où ce Dieu se couche & s'endort,  
 Pour un instant dormoit aussi la Mort.  
 Bourreaux, assassins, gens de guerre,

(a) Déesse des Velours.

Et Médecins dormoient sans doute aussi ;  
Quoiqu'il en soit, cette rencontre-ci  
Fut hélas trop meurtrière.  
De nos deux Divinités  
Les traits au hasard jettés  
Sont mêlés sur la poussière ;  
Or tout à coup des vents fougueux  
Dans les entrailles de la terre,  
Par leurs élans impétueux  
Se faisant une horrible guerre,  
Agitent notre globe, & l'auroient renversé,  
Si l'effort vigoureux d'un souffle trop pressé  
De leur prison n'eût rompu la barrière.  
Notre couple dormeur s'éveille avec effroi,  
Se lève, & fuit en ramassant des armes  
Que forgea le destin pour diverses allarmes,  
Mais que chacun pense être à foi.  
O ! de leurs traits, mélange déplorable !  
La Mort en eut quelques-uns de l'Amour ;  
L'Amour, du monstre impitoyable,  
En saisit plus d'un à son tour ;  
Et c'est delà que sans être coupable  
En blessant un jeune homme il lui ravit le jour ;  
Tandis qu'on voit la Mort comme l'Amour trompée,  
Dans le cœur glacé d'un vieillard  
Imprudemment lancer un dard,  
Dont son ame autrefois pouvoit être frappée,  
Mais qui vient l'atteindre trop tard.

*Tome I.* E

Sur ma tête qui grisonne  
Je vois tomber mon Automne.  
O Mort ! tu vas bientôt lever les yeux sur moi ;  
Le ridicule est mon plus grand effroi,  
Et tes rigueurs n'ont rien dont je m'étonne ;  
Frappe, mais que ton trait soit sûrement à toi,  
C'est le seul que je te pardonne.



## F A B L E X X X X I V .

## LE MENSONGE AGRÉABLE.

U N Musulman à la mort condamné  
 Accabloit le Sultan d'injures.  
 Comment, dit le Prince étonné,  
 Il s'abandonne à des murmures ?  
 Alors un généreux Visir,  
 Pour ne pas l'aigrir davantage,  
 Dit que le Criminel se rappelle un passage,  
 Où Dieu promet un éternel plaisir  
 A qui saura pardonner un outrage.  
 Je lui pardonne donc, dit le Prince attendri ;  
 Mais un autre Visir depuis long-temps aigri,  
 Contre un rival dont la vertu le gêne,  
 Prend la parole, & révèle au Sultan  
 Qu'on vient de l'abuser ; qu'un propos insolent  
 Doit du coupable accroître encor la peine.  
 Tais-toi, dit le Prince irrité,  
 Je sens que mon ame préfère  
 A ta funeste vérité  
 Le mensonge de ton Confreter :

Cependant sur tout autre point,  
Que désormais on ne me mente point.

---

FABLE XXXV.

---

L'OCULISTE.

**U**N Perfian débitoit un secret pour les yeux;  
Il le vantoit, le disoit merveilleux,  
Et cependant lui même il avoit l'œil malade:  
Quelqu'un prend le remède, un Aspre (a) en est  
le prix,  
Il en donne deux & s'évade;  
Le Marchand croit qu'il s'est mépris,  
Montre l'Aspre de trop, mais l'acheteur lui crie,  
C'est assez, n'allez pas plus loin:  
L'Aspre est pour vous, gardez-le je vous prie,  
Pour le paquet dont vos yeux ont besoin.

---

(a) Monnoie de la valeur de deux liards.

Petits censeurs dont ce monde pullule,  
 Nous avons des défauts & vous les corrigez;  
 Vous en avez aussi, mais vous les ménagez;  
 Avez, croyez-moi, votre propre pillule.

---

FABLE XXXVII.

---

LE POËTE.

---

CHEZ un Elève d'Hyppocrate  
 Vient un élève des neuf Sœurs,  
 Mal aisé étouffement, vapeurs  
 Lui faisoient redouter la demeure d'Hécate (a)  
 Il se plaignoit de cent douleurs  
 Dont le siège étoit à la rate.  
 Le Docteur qui depuis long-temps  
 Connoissoit à fond sa pratique,  
 Lui dit, ami, de quelques vers charmants  
 Et dont Personne encor ne connoît la fabrique;

---

(a) La Déesse des Enfers.

Vous avez a coup sûr grossi votre recueil,  
 Avant tout je veux les entendre.  
 Le Poëte aussi-tôt ne se fait pas attendre ;  
 Cette priere est douce à son orgueil,  
 Il récite un Gazel (a) puis deux, puis un troisieme ;  
 Mais le Docteur l'interrompant ;  
 Ami, dit-il, vous voilà maintenant  
 Sain & gaillard, comme moi-même.  
 De vers nouveaux une rétention  
 Chez les favoris d'Apollon,  
 Peut causer quelquefois une douleur extrême ;  
 C'étoit là votre mal, il est loin Dieu merci ;  
 Songez en cas pareil à vous guérir ainsi :  
 Vos rivaux en usent de même.

(a) Le Gazel, Pièce de Vers en usage chez les Persans & chez les Turcs. Les deux premiers Vers riment ensemble, & le premier Vers des distiques suivans avec la première rime. Ordinairement le Poëte fait entrer son nom dans le dernier, ou l'avant dernier distique.



## FABLE XXXVII.

## L'ESPRIT ET LA FOLIE.

**L'**ESPRIT un jour entreprit un voyage;  
 Nul n'est, dit-on, Prophète dans son lieu,  
 Il avait lû quelque part cet adage,  
 Le voilà donc avec armes, bagages  
 A courir champs à la garde de Dieu.  
 Esprit d'aller de Province en Province,  
 Trouvant les cœurs de ses charmes épris,  
 Faisant gratis la figure d'un Prince;  
 Heureux qui peut voyager à tel prix!  
 Avint pourtant qu'en certaine contrée  
 Notre Héros mit fin à son bonheur;  
 Beaux jours hélas! courte est votre durée  
 Les jours sans fin sont les jours de malheur.  
 De folle ivresse il se laisse surprendre,  
 Or devinez l'objet d'un soin si tendre;  
 C'est la folie, en propre original.  
 La bonne Dame aussi faisoit voyage  
 Avec Momus, & son cher Carnaval.  
 Voir notre belle une nuit dans un bal  
 Et l'adorer, ce fut le même ouvrage.  
 E t

Pour être extrême esprit passa toujours ;  
 Si le fut-il en cette conjoncture.  
 Le sort combla de si vives amours ,  
 Himen enfin termina l'avanture.  
 Féconde fut , cette belle union ,  
 Nâquit d'abord l'imagination ,  
 Fillette vive & non moins étourdie ,  
 Dans ses écarts dans sa marche hardie ,  
 Courant toujours la haute région.  
 Les Chroniqueurs disent que de son pere  
 Elle tenoit bien moins que de sa mere ,  
 Dont elle avoit les Bizares travers ;  
 Bien le croirois à son goût pour les vers ,  
 Ceux-là s'entend qu'enfle la Métaphore  
 Vrais feux follets d'un léger Météore ,  
 Vers ampoulés , montés sur de grands mots  
 Dont maint tragique à su brider nos fots ;  
 Bien-tôt après survint un autre gage ,  
 Plus digne encor de cet Himen charmant  
 Au plus bel or préférant le clinquant ,  
 Etre nouveau , pensant très rarement ,  
 Parlant beaucoup , décidant davantage.  
 De Néologue on lui donna le nom ,  
 Chez le beau sexe , il fut en grand renom.  
 Et l'est encor , c'est là son avantage.  
 Que pensez-vous qu'on vit venir après !  
 Le Vaudeville & sa sœur Parodie ,  
 Couple fêté chez le vulgaire épais ,  
 Ayant le rire & le ton de l'envie ;

Puis la Critique ayant d'un vil roquet  
 Le jappement éternel & maussade,  
 Toujours grondant, toujours en embuscade  
 Pour déchirer les airs par son faucet :  
 Ce n'est le tout ; on vit naître une fille  
 Qui l'emporta sur toute la famille :  
 Impiété fut le nom qu'elle prit ;  
 Elle osa tout : son téméraire esprit  
 Alla troubler dans son paisible asyle  
 Le créateur de notre foible argile :  
 Les Loix, les mœurs & les douces vertus  
 Virent aussi leurs Autels abattus.  
 Tels sont les fruits de ce beau mariage ;  
 Esprit devoit rester en son logis.  
 Maints en connois dont ce n'est point l'avis :  
 Pour moi je dis, au Diable le voyage.



## FABLE XXXVIII.

## L'ABEILLE ET LA FOURMI.

LA Fourmi disoit à l'Abeille,  
 Mais je ne conçois pas du tout votre dédain;  
 Vous vous croyez une merveille:  
 N'avons-nous pas même art, même destin,  
 Même industrie & sagesse pareille?  
 Chacun à sa façon fait son petit butin;  
 Sur l'Œillet, la Rose ou le Thim  
 Vous allez fourager & chercher votre vic;  
 C'est fort bien fait; je le vois sans envie:  
 Moi je trouve la micne en amassant le grain,  
 Dont en hiver ma cellule est remplie.  
 Tout est égal ce me semble entre nous.  
 Oh ! dit l'Abeille, il est vrai que la Rose,  
 a me laissant nourrir de ses parfums si doux,  
 Dont le matin Flore l'arrose,  
 Fournit à mon art quelque chose;

Mais dérober sans fruit, voilà votre métier ;  
Et puis il est encor une remarque à faire :  
Vous volez le grain tout entier.

Ma Fable est, je crois, assez claire,  
Quant au sens qu'elle peut avoir ;  
Interrogez pourtant un Plagiaire,  
Il n'y voit rien, ou ne veut y rien voir.



## FABLE XXXIX.

## L'AMITIÉ ET LA FLATTERIE.

**L**ANDIS que chez l'humaine race  
 L'Amitié descendoit encor :  
 (C'étoit sans doute au siècle d'or ;  
 Car de ce temps j'en ai peu vu la trace).  
 La Flatterie a l'œil doux au cœur faux,  
 Et pour qui nos Crésus ne sont jamais des sots ;  
 Dans les Cieux osoit prendre & son nom & sa place.  
 Or comme on voit toujours réussir son audace,  
 Les Dieux même séduits par ses adroits propos  
 Etoient dupes de sa grimace :  
 L'Amitié se plaignit, & fit rougir les Dieux ;  
 Mais à quel signe la connoître ?  
 Ce qu'est l'une en effet, l'autre veut le paroître ;  
 Qui pourra leur ouvrir les yeux ?  
 Voulez-vous, leur dit la Déesse,  
 Qu'on ne vous trompe plus avec impunité ?  
 Il est un sûr moyen pour qu'on me reconnoisse :  
 A mes côtés j'aurai l'Adversité.

## F A B L E L .

## LE SAGE DANS LA SOCIÉTÉ.

**J**E fis pitié jadis, & je puis faire envie,  
Disoit Néker à Bostan, son ami.  
Tu fais que j'ai long-temps gémi,  
Mais je mène à présent la plus heureuse vie.  
J'ai des enfants, ils sont laborieux;  
Chaque esclave est doux & fidele;  
Sobres, soumis, industrieux,  
Tous mes gens sont remplis de zèle.  
D'abondantes moissons remplissent mes greniers;  
De mes troupeaux nombreux la Campagne est parée,  
L'Astre du jour fait croître mes Palmiers,  
Et le Pasteur, sous leur ombre sacrée,  
Ne craint plus du Soleil les rayons meurtriers.  
O mon ami ! n'en crois pas cette image,  
Que mon bonheur passe encor de bien loin;  
Viens avec moi, viens en être témoin,  
Que mon ami le goûte & le partage;  
Je n'avois plus que ce rendre besoin.

Sensible à cette douce instance,  
 Bostan arrive chez Néker :  
 A ses travaux d'un pas léger  
 Chaque Ouvrier y court en diligence ;  
 Des chants naïfs annoncent la gaité,  
 Qui du bonheur est le présage.  
 Ici c'est un Jardin fait avec propreté,  
 Où des fleurs & des fruits l'élégant assemblage  
 Réunit l'agrément avec l'utilité.

Sous un berceau que le Jasmin couronne,  
 Bostan voit des Beautés sans humeur & sans bruit  
 Préparer ce fil d'or qu'un Insecte nous donne,  
 Et qu'au rang des besoins un vain luxe introduit.

Mais il s'étonne, & son ame est émue ;  
 Un seul objet a chagriné sa vue ;  
 Il ne peut le cacher à son heureux ami.

Néker, dit-il, que fait ici,  
 Ce fainéant qu'on voit sous ce plantane ?  
 Il rêve, il regarde les Cieux ;

Son exemple est pernicieux ;  
 Chasse-moi vite ce profane,  
 Il n'est pas digne de ces lieux ;

Je ne vois que lui seul qui te soit inutile.  
 O mon ami ! modère cette bile,  
 Répond Néker, si tu le connoissois....

Cet oisif, dit Bostan, cet être qui végete,  
 Cet homme encor robuste, & qui rumine en paix ?  
 La maison du travail, ton active retraite

Pour ce paresseux n'est point faite ;  
 Chasse-le pour servir d'exemple à tes valets.  
 Suléman m'est trop nécessaire,  
 Répond Néker ; il est vrai que ses mains  
 N'ont jamais cultivé la terre,  
 Mais sa raison éclaire les humains.  
 Depuis qu'il est ici, je connois les limites  
 De la foiblesse & de la fermeté ;  
 J'étois jadis trop bon, ou bien trop emporté,  
 Mais, grace aux loix qu'il m'a prescrites,  
 Mon empire est mieux concerté.  
 Avant qu'il m'eût fait part de ses vives lumieres,  
 Mes serviteurs n'étoient que des valets ;  
 Je devins juste, ils devinrent mes freres.  
 Toujours dans des débats, dans d'éternels procès,  
 Mes femmes ne savoient que se haïr entre elles ;  
 Suléman leur montra des devoirs, & la paix  
 Prit la place de leurs querelles.  
 Capricieuse, injuste, orgueilleuse à l'excès ;  
 La brune Niaré ne lui parle jamais  
 Sans aimer la douceur, l'ordre & la bienfaisance.  
 De tous les rêves de la nuit,  
 La blonde Féлина redoute l'influence,  
 Suléman l'entretient & lui calme l'esprit.  
 Ce n'est pas tout ; de notre Agriculture,  
 Par ses conseils, l'art se trouve étendu ;  
 L'art d'échanger mieux entendu  
 De nos profits a doublé la mesure ;

Notre bonheur enfin est un de ses bienfaits ;  
 Par tous les biens qu'il nous procure,  
 Nous sommes ici satisfaits,  
 Et de nous & de la Nature.

---

FABLE LI.

---

LE SECRET DE SE FAIRE AIMER.

---

**M**ON tendre ami, soutien de ma Couronne,  
 Dit un Sultan à son Visir,  
 Pourquoi sur les marches du trône,  
 Ne parviens-tu qu'à te faire haïr ?  
 Si tu le peux, occupe-toi de grace  
 A justifier mon amour ;  
 Le cri de la haine me lasse :  
 Fais-toi des amis dans ma Cour.  
 Fort bien, dit le Visir, la chose m'est facile ;  
 En moins de rien j'en aurai mille...  
 Tant mieux, ne perds donc point de temps ;  
 Il est si doux de voir aimer ce que l'on aime !...  
 On m'aimera... Ma joie en est extrême :  
 Quoi ! tu deviendras cher à tous les mécontents ?

N'en

N'en doutez pas ; ils me loueront sans cesse ;  
 Mon secret est sûr ; le voici.  
 L'ambition , l'orgueil & la paresse  
 En moi trouveront un appui ;  
 Je payrai de ton or les talents inutiles ,  
 Ils ne sont pas rares ici ,  
 Et leurs éloges imbéciles  
 Ne manqueront pas , Dieu merci.  
 Sur ceux qui gouvernent tes villes ,  
 Je n'aurai plus les yeux ouverts ,  
 Leur tyrannie , en de vastes déserts ,  
 Changera tes plaines fertiles ,  
 Et tes Sujets , dans la crainte des fers ,  
 Iront chercher d'autres asyles.  
 Arrête , dit le Sultan effrayé ,  
 Je t'ai trop entendu , renonce à vouloir plaire ,  
 Et des Courtisans , au contraire ,  
 Redouble encor l'inimitié.  
 L'Astre de feu qui nous éclaire ,  
 Si ses rayons brillants & doux  
 Sont le tourment & l'effroi des hibous ,  
 Doit-il nous cacher sa lumière.



## FABLE LIII.

## LE CHÊNE ET LE PORCEAU.

Au pied d'un Chêne superbe,  
Dom Pourceau toujours grognant  
S'en alloit toujours grugeant  
Le gland qui tomboit sur l'herbe.  
Étonné de cette humeur,  
Du Disciple d'Epicure,  
Notre Chêne, avec douceur,  
Lui dit : Animal grondeur,  
En prenant ta nourriture,  
Au moins, à ton bienfaiteur,  
Daigne épargner le murmure.

A ce portrait, vils ingrats,  
Vous avez baissé la tête :  
Je ne fais ce qui m'arrête ;  
Mais je ne vous nomme pas,  
Quoique ma liste soit prête.

FIN des Fables Orientales.



POÉSIES  
DIVERSES.

---

*Tenui deducta Poëmata flo. HOR.*

---

L'ÉDUCATION.

---

Ainsi qu'un Matelot victime du naufrage,  
Sans force, presque éteint, languit sur le rivage,  
Tel & plus malheureux, privé de tous secours,  
Cet enfant qui voit la lumière,  
Manquant de tout pour conserver ses jours,  
Quitte le sein de sa mourante mere:  
Il gémit, il répand des pleurs.  
Hélas ! prévoit-il ses malheurs ?

F ij

A quelque femme mercénaire  
 Cet innocent est confié ;  
 C'est à sa vénale amitié  
 Qu'il va devoir l'aliment nécessaire.  
 De quelques mots dont le son attrayant  
 Caresse tous les jours son oreille attentive ,  
 Déjà sa langue moins captive  
 Ose tenter l'usage en bégayant ;  
 Comme on voit au matin , à travers un nuage ,  
 L'Astre du jour faire un passage  
 A des rayons qui viennent nous frapper ;  
 Ainsi bientôt on peut voir échapper  
 Du sein de cet enfant une lueur d'idée :  
 Il préfère , il veut , il conçoit ;  
 Et son ame déjà par ses desirs guidée  
 Cherche à juger l'objet qu'elle aperçoit.  
 Où vois-je porter cette plante ?  
 Quel terrain de ses suc doit la fortifier ?  
 Est-ce à d'heureuses mains que l'on va confier  
 De sa fécondité l'espérance naissante ?  
 Quoi son indigne possesseur ,  
 Dans une terre empoisonnée ,  
 Au milieu des buissons qui l'ont environnée ,  
 Indolemment laisse périr sa fleur ?  
 Ces jets heureux qu'une seve première  
 Vers les Cieux avoit élancés ,  
 Négligés , sans soutien , l'un par l'autre pressés  
 Courbent leur tête vers la terre ?

Telle est l'image de ces foins  
Que parmi nous reçoit l'enfance.  
A cet âge où l'esprit indique ses besoins,  
Et rougit de son ignorance,  
Loin de mettre à profit ses desirs curieux,  
On se fait un plaisir barbare  
En étouffant ce germe précieux,  
De lui montrer la route qui l'égare.  
Dans ce cerveau tendre aux impressions  
Des erreurs, des sujets de craintes,  
De ridicules visions,  
Des faussetés sur ses fibres sont peintes :  
L'Amour du merveilleux & des illusions  
Y va graver d'éternelles empreintes.  
A peine on voit dans cet enfant  
Des passions l'esflaim éclore,  
On y sourit, & d'un air triomphant  
Le pere les excite encore ;  
Il trouve de la grace à ce premier courroux,  
Dans sa malignité le flatte, l'encourage ;  
Il le voit en riant léger dans tous ses goûts,  
Superbe, paresseux, ingrat, traître, jaloux,  
Et s'applaudit de son ouvrage.  
O toi qui fis un peuple sage,  
Licurgue ! tu savois que le joug des leçons,  
Et l'exemple, sur-tout, de l'enfance docile,  
Modérant à leur gré les inclinations,  
Lui rendent la vertu naturelle & facile.

Tu savois que les Dieux avoient mis dans nos cœurs  
 Ce besoin d'imiter qui décide nos mœurs.  
 Cet enfant que Sparte avec zèle  
 Forme, instruit, accoutume au frein,  
 Ne voit que la vertu, n'entend parler que d'elle;  
 A cet objet tout le rappelle,  
 Tout va le porter dans son sein.  
 Comment pourroit y pénétrer le vice  
 Qu'on écarte avec soin de lui,  
 Ou qu'on n'offre à ses yeux qu'afin qu'il le haïsse,  
 Et qu'il voit toujours avili ?  
 Philosophes chagrins qui pensez que les hommes  
 Sont nés pour la perversité,  
 Qui croyez que le Ciel rempli de cruauté  
 Nous fit pour ses plaisirs méchants comme nous  
 Sommes,  
 Jetez les yeux sur Sparte, examinez ses mœurs ;  
 Où sont nos brillantes erreurs,  
 Ces riens qu'on aime à la folie ?  
 Découvrez-y la trace de l'impie.  
 Où sont nos goûts, nos desirs corrupteurs,  
 L'ingratitude & ses noirceurs,  
 La fureur, la haine & l'envie,  
 Et la ridicule manie  
 De nos brouillons réformateurs ?  
 De fausses voluptés, Artisan si frivole,  
 Source de tant de maux, ce luxe ingénieux,  
 Notre chere & funeste idole,

Où frappe-t-il ici vos yeux ?  
 A la sobriété l'habitude l'immole ;  
 Ne cherchez point ce monstre dans ces lieux.  
 D'une éducation que dicta la sagesse ,  
 Tel est le charme impérieux :  
 Ces Citoyens , amis dès leur tendre jeunesse ,  
 Ont appris à craindre les Dieux ,  
 A servir leur Patrie , à respecter leur maître ,  
 A se défendre , à s'estimer entre eux ;  
 Sans efforts ils sont vertueux :  
 Mais nous ; ô Ciel ! comment pourrions - nous  
 l'être ?



## LES ROSES.

## I D Y L L E.

D U vieux Titon est-ce l'Amante,  
 Qui de la Reine de nos fleurs,  
 Emprunte les vives couleurs,  
 Qu'à l'Orient son front présente ?  
 Est-ce l'Aurore dont les pleurs  
 Rendent la Rose si brillante ?  
 Non. C'est Vénus dont le Carmin  
 Et l'embellit & la décore ;  
 C'est son pinceau qui donne à Flore  
 Le vif incarnat de son teint.  
 Tout s'anime, tout se colore  
 Au feu de son souffle divin.  
 Déesse accours en ce jardin  
 Où les Roses prêtes d'éclorre  
 Pour être dignes de ton sein,  
 Attendent tes regards encore.  
 Les heureux trésors de l'Asie  
 Tout à coup se sont-ils offerts ?  
 Que sens-je ? quels parfums divers !  
 Je respire ici l'Ambrosie :  
 Vénus a traversé les airs.

Empressé de voir la lumiere ,  
Déjà cet amoureux bouton ,  
Rompant par degrés la barriere  
Qui le retenoit en prison ,  
D'un naissant & frais vermillon  
Présente la grace premiere.  
Celui-ci plus superbe encor ,  
Du casque léger qui l'embrasse ,  
Avec effort se débarasse  
Pour se livrer à son essor.  
Zéphire bientôt avec joie  
Fait éclater sa vive ardeur ,  
A chaque feuille qu'il déploie  
Il donne un baiser à la fleur :  
Son Amante en devient plus belle ,  
Il en devient plus amoureux ,  
Chaque instant anime ses feux ,  
Tout les accroît , les renouvelle.  
Rose, sois - moi toujours fidele ,  
Dit - il à l'objet de ses vœux.  
Zéphire, sois toujours heureux ,  
Lui répond la Rose nouvelle.  
Mais du Midi l'Astre brûlant  
Réunit ses flammes sur elle ,  
Son éclat moins vif , moins brillant  
N'a plus qu'une pâle étincelle ;  
Et , plus malheureux qu'infidèle ,  
Zéphir la cherche en la voyant.

O Roses trop infortunées !  
Nous avons mêmes destinées.  
Dans l'âge heureux de nos amours,  
Livrés à la plus folle ivresse,  
Nous espérons aimer toujours ;  
Nous croyons fixer la jeunesse,  
Tandis qu'en son rapide cours  
Le temps l'enleve & ne nous laisse  
Que l'ennui des plus tristes jours :  
Ainsi que vous l'humaine espee  
A des plaisirs qui sont trop courts.



---

*DISCOURS en Vers sur les plaintes  
de quelques Gens de Lettres, en 1752.*

---

*Honorem Proemium, haud praedam petit. PLAUT.*

---

QUELLE voix a crié que Minerve indignée  
Va nous ravir des Arts la Palme dédaignée;  
Qu'aujourd'hui parmi-nous le Dieu même des Vers  
Ne pourroit rappeler le siècle des Colberts;  
Et qu'Emule jadis & de Rome & d'Athènes  
La France dans son sein noffre plus de Mécènes?  
Le vrai génie encor les fait naître avec lui;  
Que Virgile paroisse il est sûr d'un appui;  
Je le vois près du Trône assis avec Horace  
Tandis que Bavius dans une dédicace,  
Mendiant un honneur qu'il n'a pas mérité,  
Languit sans qu'on l'arrache à son obscurité  
Eh quoi jusqu'à Macer (a) Auguste ira descendre;  
Et généreux sans choix, on le verra répandre,

---

(a) Mauvais Auteur contemporain de Virgile; il vouloit continuer Homere.

Des bienfaits qui, reçus par de si viles mains ,  
Du Cigne de Mantouë attirent les dédains ? (a)

Flaté du Courtisan, récompensé du Maître  
Et toujours respecté lorsque tu voulus l'être  
Voltaire, ami des Grands, ami de nos Héros  
Où ne t'ont pas conduit tes illustres travaux ?  
Si ton cœur n'a brûlé que du feu de la gloire,  
Parle, que faudra-t-il encore à ta mémoire ?  
Adoré du Public, de qui dans ses transports  
Tu reçus des honneurs inconnus jusqu'alors ; (b)  
Heureux même en payant un tribut à l'envie,  
Le tribut qu'à payé le chantre d'Ionie ;  
Compte si tu le peux tes succès tes plaisirs  
Ils sont faits pour remplir les plus vastes desirs.

Dirai-je, Crébillon, quelle main bnfaisante  
Ranima tout-à-coup ta verve languissante ?  
Dirai-je quels bienfaits Louis versa sur toi ?  
Ta gloire s'associe à celle de ton Roi.  
Il parle, & de cet Art dont s'honore Mayence,  
On réunit le goût & la magnificence,

(a) *Pervulgatis triumphis insignibus. TACITE.*

(b) M. de Volt. est le premier Auteur Dramatique que le Public ait appellé à haute voix dans nos Théâtres. Tout dégénère & devient abus ; nous avons vu appeller jusqu'à P. . . . . Et c'est ainsi qu'à Rome dans le Champ de Mars, qui ne devoit contenir que les statues des Grands Hommes, ces statues y étoient devenues si nombreuses qu'il offroit l'image d'une armée.

Pour offrir dignement à nos yeux enchantés  
Ces vers que Melpomène autrefois t'a dictés. (a)

Quelle autre gloire encore illustre ma Patrie ? (b)  
Son sein a donc porté le Dieu de la faillie.  
Ici toujours rempli du sel de Rabelais,  
Prodiguant sans efforts & des fleurs & des traits,  
Là, je le vois quitter la Couronne Tragique  
Pour redonner la vie & l'éclat au Comique.  
Viens nous dire, Piron, si les Arts décriés,  
Sans secours dans Paris languissent oubliés,  
Quel y fut ton destin ? quoi ! des Dieux invisibles,  
Y rendent de tes jours les travaux moins pénibles !  
Vertueux bienfaiteurs, dignes de t'obliger,  
Ils semblent de leurs dons ne vouloir exiger,  
Que l'unique plaisir délicat & suprême,  
De dérober leurs noms au public, à toi-même. (c)  
Je te connois : déjà tes burins immortels  
Sur le Bronze ont rendu leurs bienfaits éternels.

Pourrois-je t'oublier, toi chez qui la pensée  
Élégante, hardie, avec force élançée,  
Imite d'un éclair le feu brillant & prompt ?  
De quels nouveaux lauriers vois-je charger ton front ?

(a) Il parut alors une édition in4°. des Œuvres de M. de Crébillon, imprimée au Louvre aux dépens du Roi.

(b) MM. Crébillon & Piron sont nés dans la Capitale de la Bourgogne, lieu de la naissance de l'Auteur de ce Discours.

(c) M. le Marquis de Livry paya long-temps à M. Piron

On dépose en tes mains le livre de l'Histoire ;  
Et Louis à ta plume a confié sa gloire. (a)

Nos Princes, nos Héros d'un regard caressant  
Accueillirent toujours un Ecrivain naissant ;  
Et les Autels du goût qu'entourent leurs guirlandes ,  
Furent dans tous les temps chargés de leurs offrandes ;  
Vous m'en êtes témoins , vous , leurs amis heureux ,  
Vous que leur seule estime appelle à côté d'eux.  
Sur les arides bords des eaux Aganippides ,  
Ils vous ont fait cueillir les fruits des Hespérides ;  
Bernard & Saint Lambert, ne craignent point l'oubli,  
Partage d'un rimeur dans la foule avili.

De l'oiseau de Nevers, l'ingénieux Homere  
A-t-il chanté long-temps dans l'infortune amere ?  
Comme autrefois Orphée attiroit les forêts,  
Gresset se voit suivi chaque jour de bienfaits.  
Heureux si le repos qu'inspire la richesse ,  
L'abandonnant trop tôt à sa chere paresse ,  
Ne l'eût pas refroidi sur les plaisirs flatteurs  
D'amuser nos esprits en corrigeant nos mœurs.

Muses ! fut-il pour vous un siècle plus utile ?  
Rome qui fut long-temps votre brillant asyle,

---

une pension de 800 livres sans en être connu ; & cet Auteur célèbre ignore encore à qui il a l'obligation d'une rente viagere de 600 liv. qu'on lui a constituée.

(a) M. Duclos venoit d'être nommé Historiographe du Roi.

Eut-elle dans ses murs ces Portiques fameux,  
 Tels qu'on voit le Palais des Rois de nos Ayeux,  
 Devenu le séjour d'illustres Colonies,  
 Que Louis avec vous y retient réunies? (a)  
 Chez ses riches Questeurs vit-on, comme à Paris,  
 Les noms de ses Savants utilement inscrits? (b)  
 Et nos Plantes François, au mépris de la France,  
 Se font-ils vus réduits, pour vaincre l'indigence,  
 A la nécessité de ne devoir leur pain  
 Qu'aux serviles travaux des champs, ou d'un  
 moulin?

Je l'avouerai; j'ai vu couronner par la brigüe  
 La médiocrité qui marche avec l'intrigue:  
 J'ai vu du Cuisfre adroit prévenir les besoins,  
 Pour n'avoir fait qu'un sot après dix ans de soins.  
 Mais qu'importe un métal, espoir du mercénaire?  
 Des enfants des neuf Sœurs est-il le vrai salaire?  
 Eh que fait le Potose à qui l'honneur suffit?  
 L'honneur, unique objet des travaux de l'esprit?  
 C'est à la gloire seule à fixer leur hommage;  
 Et l'amour des beaux Arts ne veut aucun partage;  
 Si le cœur qui l'enflamme, éprouve d'autres, feux  
 Son flambeau se dissipe & s'éteint devant eux.

(a) Les Académies, au Louvre.

(b) Les Pensions.

Par quel égarement aux champs de Thessalie  
 Phœbus va-t-il flétrir sa gloire qu'il oublie ?  
 Foible & vulgaire amant, aux fers de la beauté  
 Il court offrir son cœur sous le joug enchanté,  
 Rempli du vain desir dont sa gloire murmure,  
 Il immole à Daphné le Pinde qu'il abjure :  
 La Nymphe cependant ingrate & sans pitié  
 Voit le Dieu des talents près d'elle humilié.  
 De refus trop constants il s'offense, il s'irrite,  
 Il fuit avec fureur l'amante qui l'évite,  
 Il est prêt de l'attendre, il s'élançe, & sa main  
 Ne touche qu'un laurier qui s'éleve soudain.  
 Digne bienfait des Dieux! la fille de Pénéce  
 Disparoît sous l'arbuste à sa vue étonnée :  
 Il reconnoît alors à quelle folle ardeur  
 Une aveugle foiblesse avoit livré son cœur  
 Et ce laurier si cher aux Filles de mémoire  
 En le rendant à lui, le rapelle à sa gloire.

Imittez ce retour vous qu'il daigne inspirer,  
 Vous que de faux objets s'efforcent d'égarer;  
 Mais sur-tout gardez vous de ce culte profane  
 Qu'u surpe l'opulencè, & que l'honneur condamne;  
 Et si quelques desirs vous portent vers Plutus  
 Fremissez, vous touchez à l'écueil des vertus.

Le vainqueur de Cerbère admis dans l'Empirée  
 Salua tour à tour les Dicux à son entrée.

Il excepte Plutus qu'il ne regarde pas,  
 Et Jupiter lui-même en murmure tout bas:  
 Vous oubliez, dit-il, le Dieu de la richesse.  
 Je l'ai vu, dit Alcide, & son regard me blesse;  
 Vous ne voudriez pas avilir votre fils;  
 Songez qu'il a toujours les méchants pour amis.

Ce vil encens qui fume aux pieds de la Fortune,  
 Est toujours allumé par une main corrompue;  
 Est-ce à vous qui devez des leçons aux mortels  
 D'approcher de son Temple & d'orner ses Autels?  
 D'un peuple Sibaryte adorant les caprices,  
 Imitant ses travers, sa bassesse, ses vices,  
 Irez-vous préférer, esclaves corrompus  
 Les Roses de Jancin aux fruits d'Alcinoüs.

L'olivier autrefois dans la plaine Olympique  
 Excita seul des Grecs la valeur héroïque.  
 Quelle honte pour vous, si moins sages, moins Grands  
 Au servile intérêt vous vendez vos talents!  
 Ouvrez les yeux, voyez cette Rome si sage  
 Au poids des actions mesurer son hommage,  
 D'une valeur guerrière un ordinaire effor  
 Mérite le triomphe & la Couronne d'or;  
 Tandis que ce Héros plus cher à la Patrie,  
 Qui d'un Concitoyen vient de sauver la vie

Tome I.

G

Des dépouilles d'un chêne a couronné son front, (a)  
 Un prix plus relévé n'eût été qu'un affront ;  
 Et l'oubli du bienfait eût mieux valu peut-être  
 Que le soin de payer ce qui ne sauroit l'être. (b)

(a) La Couronne Civique.

(b) *O mores eternos qui tanta opera honore solo donaverint!*  
 PLIN.



L'olivier sur la plaine Olympique  
 Feroit sans doute à son époque  
 Quelle honne pour vous, à moins qu'il n'eût  
 Au service d'un autre vous eût  
 Qu'en les yeux voyez sans doute à l'âge  
 Au poids des actions incliner son front  
 D'une valeur générale un objet d'admiration  
 Même le triomphe à la Couronne d'Or  
 L'ambassade eût été plus cher à l'envoyé  
 Qui d'un Consolida eût de l'argent de son pays  
 Tome I

## SUR UN SOUPÉ.

S

SOUPÉ charmant!

Dont Euphrosine

Fait l'ornement,

Où décevant

L'esprit badine,

Où tour à tour

La gaité libre

Tient l'équilibre

Avec l'amour,

O douce Orgye!

Où la fallie,

Les vrais bons mots,

Fléaux des vices,

Effroi des sots,

Sont nos délices.

Des doux instants

De ta durée,

J'ai pour long-temps

L'ame enivrée.

Que d'agrémens!

Quelle soirée !  
Ici , je crois  
Ouir la voix  
De Cytherée ;  
Ce sont ses traits ,  
Voilà sa grace  
Et ses attraits.  
Des airs d'Horace  
Bientôt épris ,  
Là nos esprits  
Semblent conduits  
Sur le Parnasse.  
C'est toi Bernard  
Qui par ton art  
Ravis notre ame ;  
Nous éprouvons  
Ta vive flamme ,  
Et l'on s'enflamme  
A tes Chançons ;  
Ta voix divine  
Peint le plaisir  
Comme Euphrosine  
Le fait sentir.



---



---

 ESSAI D'UNE POÉTIQUE A LA MODE.
 

---



---

 ÉPITRE à M\*\*\*\* en 1770.
 

---

*Quæ est autem in hominibus tanta perverfitas ut inventis frugibus glande vescantur ? CICER. de Orat.*

---

**L**YCANDE, s'il est vrai qu'Apollon dans ton ame  
 Ait pour te tourmenter allumé cette flamme,  
 Cette ardeur de briller sur les autres humains,  
 Qui fit dans tous les temps naître les Ecrivains ;  
 S'il est vrai que, jaloux d'une gloire pénible,  
 Tu ne puisses goûter un sort doux & paisible,  
 Et qu'un destin heureux, qu'on ne t'envieroit pas,  
 A ton esprit superbe offre trop peu d'appas.  
 Que fais-tu ? Quelle erreur te guide en ta carrière ?  
 Timide, je te vois respecter la barrière ;  
 Horace te retient, ses antiques avis  
 Te paroissent encor dignes d'être suivis ;  
 De Dangers & d'écueils il a semé ta route ;  
 Je vais te l'applanir, quitte Horace, & m'écoute.

G iij

Il fut un temps aveugle où les Arts ignorés,  
 L'un à l'autre enchaînés, naquîrent par degrés.  
 Les premiers Inventeurs, sans préceptes, sans règles,  
 Oserent essayer le vol hardi des aigles :  
 Maîtres de tout créer, chacun d'eux à son choix,  
 Au gré des ses talents se fit de douces loix.  
 Les Ecrivains alors dans leur indépendance  
 N'eurent de leur audace aucune défiance  
 Et l'on veut aujourd'hui que leur postérité  
 Ne Puisse s'arroger la même liberté.  
 Dans ses péfants écrits l'oracle Stagyrite (a)  
 Veut nous forcer encor de marcher à sa suite.  
 Ainsi de siècle en siècle, une servile erreur  
 A fait d'un Art sans frein un Art imitateur :  
 O Lycandre ! sois libre & sûr dans ton caprice  
 Sans tyrans & sans fers, ose entrer dans la lice.

Chacune des neuf Sœurs reçut du Dieu des vers  
 Son rang, ses attributs & ses emplois divers  
 Mais d'un vain préjugé victime volontaire,  
 Ne va pas te borner au soupirant vulgaire,  
 Au choix d'un seul objet dont les tristes faveurs  
 T'empêchent de prétendre aux plus vastes honneurs ;  
 Calliope, Erato, Melpomene, Uranie,  
 Doivent également échauffer ton génie :

(a) Aristote né à Stagyre, 384 avant Jésus-Christ.

Va, cours de l'une à l'autre & partageant tes soins,  
 Force le Pinde entier a servir tes besoins.  
 Passe si tu le veux du fifre à la trompette,  
 Prends en un même jour la lyre & la musette,  
 Ainsi l'heureux Cléon à la Ville à la Cour  
 Sans peine soumet tout au joug de son amour;  
 Frivole adorateur de la beauté facile,  
 De la Duchesse il court à la Bourgeoise utile.

Quoi! ce siècle imposant de nos auteurs fameux  
 Nous forceroit d'agir & de penser comme eux!  
 Lâchement circonscript dans un étroit espace,  
 Ils ne battoient jamais qu'un sentier du Parnasse;  
 Imitons ces Héros parcourant l'univers  
 Qui croyoient en passant l'avoir chargé de fers.

Un Citoyen oisif, (a) admirateur stupide  
 D'un régime qu'on s'obstine à nous nommer pour guide  
 Eleva sous nos yeux un Bronze trop vanré  
 Image de ce mont des neuf Sœurs habité.  
 Là chacun vit placés Chapelle & Deshouliere  
 Bossuet & Pascal, & Corneille, & Moliere,  
 Racine & la Fontaine, & le triste Boileau,  
 Et le sec la Bruyere & jusques à Rousseau.

(a) M. Tiron du Tillet.

O Lycandre! il n'est plus ce fourier du Parnasse;  
 Qui marqua parmi-nous les rangs avec audace;  
 Et son vieux monument oublié, par bonheur,  
 N'accréditera plus sa ridicule erreur.

Souviens-toi des décrets de la moderne Secte!  
 Pascal, n'est plus pour nous, un penseur qu'on  
 respecte;

Corneille a par hazard des scènes & des vers,  
 Que Moliere paroisse il aura des revers  
 Son Alceste n'a point la bile assez amere,  
 Que n'a t-il de Timon l'énergique colere?  
 Ennemi furieux du pauvre genre humain,  
 Il grincerait les dents, & malheur au prochain.  
 Bossuet en Chrétien écrivit son Histoire;  
 La Fontaine conteur! quelle mesquine gloire?  
 Dans ses décisions négligeant l'intérêt,  
 Boileau sans l'attendrir veut cotrigger Farer.  
 Des vices de l'esprit il veut purger la France,  
 Il poursuit le faux goût pire que l'ignorance,  
 Il frappe le pédant honteux de ses travers,  
 Et ce n'est pas son cœur qui lui dicte ses vers.  
 Pour Rousseau, c'est pitié, dans sa verve exaltée  
 De sons harmonieux l'oreille est enchantée,  
 Il te plaît, te ravit, mais il n'est point penseur;  
 Retiens ce mot, Rousseau n'est pour nous qu'un  
 rimeur.

Voilà de nos réscripts l'important Epitôme

Dès qu'on nous gêne enfin, on n'est point un grand  
homme.

Trouves-tu sur ce point quelque contradicteur ?  
Apprends l'Art de combattre, aigre dissertateur ;  
Ne laisse point répondre & crie à perdre haleine ;  
Prends un air dédaigneux & ta gloire est certaine ;  
Plus d'un écrit veillant à ton instruction,  
A dû servir de baze à ton opinion.

Garde-toi de fléchir, en pareille manière ;  
Sur le noir Despréaux, encor plus sur Moliere ;  
Tu trahirois par là tes plus chers intérêts.  
Un satirique austere, ennemi de ta paix  
S'irritant le premier à ton triomphe même  
Verseroit dans ta coupe une amertume extrême.  
Il importe au destin de nous, de nos amis,  
Qu'un Critique se taise ou qu'il nous soit soumis,  
S'il ose s'élever, si sa plume traîtresse  
Pour y voir tes défauts va dissequer ta pièce,  
Prononce qu'il n'est point de crime égal au sien,  
Plonge le dans l'opprobre & ne ménage rien.  
Malheur à l'écrivain qui du goût de nos peres  
Voudroit faire un obstacle aux nouvelles lumieres.

Mais de l'autre danger connois la profondeur,  
On adora Moliere; avec trop de lenteur

Son culte qui nous perd marche vers sa ruine :  
 De ses vieux Partisans le reste se mutine ;  
 N'épargnons point l'idole & redoublons d'efforts ;  
 L'amour des nouveautés nous rendra les plus forts.  
 Déjà l'heureux Nivelle a préparé la voye ;  
 Du théâtre avant nous il écartera la joie,  
 Et de nos vieux Romans empruntant les couleurs  
 Il occupa la scène en l'inondant de pleurs.

Pour nos Drames, ami, quelle source abondante  
 Aux bords de la Tamise à nos yeux se présente ?  
 Le Breton hypocondre en ses tristes plaisirs,  
 De morts ou de mourants occupe ses loisirs,  
 L'atrocité du crime & sa fatouche image,  
 Les remords dévorants, leur funeste langage  
 Voilà ce qui peut seul aller jusqu'à son cœur.  
 A nos Concitoyens inspirons sa noirceur,  
 Et tempérons par-là cette gaité légère,  
 Qu'on fronde avec raison dans notre caractère.

Du chant Ausonien qu'on nous fit adopter  
 Nous devons tout attendre, il saura se prêter  
 A de funebres sons aux tréteaux de la foire,  
 Et par d'heureux succès cimenter notre gloire.

De nos recueils Anglois tu crains l'épuisement,  
 L'invention fatigue, & ton esprit est lent;

Descends dans nos cachots, où de sales victimes  
T'apprendront en jurant l'histoire de leurs crimes;  
Rassemble tous ces faits, & si ce n'est assez,  
Des registres épais dans un Greffe entassés  
Offriront à tes yeux un secours favorable  
Et de Héros pendus la liste inépuisable.

Muni de ce butin fais les pas d'Alcidor;  
Du vieux goût qu'il chérit, son ame est pleine encor;  
Il t'aime, il te dira cent fois que Melpomène,  
D'illustres scélérats peut occuper la scene,  
Qu'elle en veut aux Tyrans, qu'il faut les effayer;  
Que c'est le seul chemin quelle ait pû se frayer  
Pour retenir des Rois l'ambition extrême;  
Mais que pour leurs sujets ton Art n'est pas le même  
Que le glaive vengeur n'est pas mis en tes mains;  
Qu'aux défauts impunis au milieu des humains,  
De Thalie en riant la censure est bornée;  
Qu'une autre liberté, ne te fut pas donnée,  
Et que du Magistrat organe de nos loix  
Tu prends mal à propos & le ton & le droits,  
Que Moliere en son Art instruit par la Nature,  
Du ridicule seul osa tenter la cure. (a)

(a) Celui qui n'a pas observé que, dans la fameuse conversation de Célimene & des Marquis dans le Misanthrope, le Poëte n'a frappé sur aucun vice réel & deshonorable, ne connoit ni Moliere, ni son Art.

Que vengeur toujours gai de la Société,  
 Il voulut la purger d'une incommodité,  
 Que proscrivent le goût, l'ordre & la bienfiance;  
 Que sur le crime enfin il garde le silence,  
 Et que fait pour instruire, en excitant des ris,  
 Il ne fit point la guerre aux monstres de Paris. (a)

Voilà sur quels discours ce raisonneur Gothique  
 Tentera de fonder sa vicille Poétique.

Qu'est-ce qu'un ridicule? examine ce point;  
 S'il en reste à nos yeux, c'est de n'en avoir point  
 Ce ridicule même à présent est si rare,  
 Qu'on te prendroit ici pour un peintre Bizarre,  
 Qui laissant le caprice égarer son pinceau,  
 Nous tracerait un monstre enfant de son cerveau.

Le Sexe aime les pleurs : arrache lui des larmes;  
 Le Parterre aussi-tôt partageant ses allarmes,  
 La voix entrecoupée, à travers les hoquets,  
 Demandra l'Auteur garanti des sifflets.  
 Triomphe, ami, le vrai, qu'on croioit seul aimable  
 Cède aux songes trompeurs de ta sinistre fable.

---

(a) L'hypocrisie & l'ingratitude du Tartuffe sont bien au-dessus du ridicule, sans doute, mais ces vices sont au nombre de ceux qui restent impunis, & par-là ils font du Domaine de la Comédie, qui est un supplément à la Police Générale

Des chef d'œuvres de Plaute & de son Successeur,  
 L'Art de la Pantomime autrefois fut vainqueur;  
 Rappelons, s'il se peut, un Art aussi commode;  
 Fais mo uvoir ton Acteur ainsi qu'une pagode;  
 Indique lui ses pas, ses gestes & ses tons;  
 Désormais les talents soumis à tes leçons  
 A ta gloire d'Auteur réuniront la sienne  
 Et presque sans esprit tu rempliras la scène.  
 Combien vont t'épargner de veilles & de soins;  
 Des mots entrecoupés, des silences, des points?  
 Ainsi l'Art du Théâtre, en devenant facile,  
 Fécond dans ses essais nous en produira mille.

Moliere y pense-t-il, de n'offrir qu'en récit  
 L'humeur de son Arnolphe & son plaisant dépit?  
 Lorsqu'il lui fait pousser *des soupirs lamentables*  
 Et donner loin de nous, *de grands coups sur les tables*;  
 Battre *le petit Chien qui pour lui s'émuvoit*  
 Et jeter *brusquement les hardes qu'il trouvoit*.  
 pourquoi nous cache-t-il *cette main mutinée*  
 Qui casse les joujoux qu'offroit la cheminée?  
 De son Conte à dormir, (a) c'eut été là le beau,  
 Et c'est là ce qu'il faut à notre goût nouveau.  
 Fais donc de ces détails une profonde étude,  
 Tout l'Art est de les rendre avec exactitude.

(a) Qui le croiroit? c'est ainsi qu'on a appelé *l'Ecole des Femmes*.

Je t'entends, Melpomène a pour toi plus d'appas ;  
 Viens prépare des vers qui fassent du fracas ;  
 Place loin de tes yeux Rodogune, Athalie,  
 Phédre, Alzire, Cinna, Mérope, Iphigénie,  
 Vieux chef d'œuvres détruits par un tyran nouveau,  
 La mode est ce tyran, qu'il guide ton pinceau.  
 Peut-être en tes écrits les consonnes heurtées  
 Seront à nos tympan durement réfractées,  
 Pour être un peu tudesque, un vers est-il moins  
 fort ?

Dans la même action, par un sublime effort,  
 Rassemble en un instant la tragique parade,  
 Temples, Spectres, Autels, Prisons, siège, Escalade,  
 Que tes actes soient pleins de fureurs & de cris  
 Ton Acteur en mourra, la Palme est à ce prix ;

Tu veux te délasser, tu veux chez la coquette  
 Faire bailler l'Abbé qui lit à sa toilette ;  
 Fais de petits Romans sans vérité, sans mœurs,  
 Que jamais l'intérêt n'y frappe tes lecteurs ;  
 Laisse à Ricoboni, cette aimable imposture  
 Qui peint nos passions en suivant la Nature.  
 Rime, jette au hazard mille traits rebattus  
 De ta Bourgeoise Iris, fais une autre Venus ;  
 Dans tes amusements froidement Poétiques  
 Allarme la pudeur par des contes Cyniques ;  
 Enrichis ton recueil d'Epigrammes sans sel ;  
 Mais laisse au Madrigal la fadeur de son miel,

Aux amours libertins élève un beau trophée ,  
Ou , sans craindre aujourd'hui le supplice d'Orphée ,  
Accable de mépris ce sexe qui te plaît  
Et qui rit de te voir aussi vain qu'indiscret :  
Mais sur-tout qu'un burin convenable à l'ouvrage  
Présente une gravure à la première page ,  
Que l'œil s'ouvre & pétille à ses traits indécens ;  
Ton lecteur est pour toi , tu parles à ses sens.

Sur tes mœurs à présent veux tu que je prononce ?  
Ami , sois de ton siècle & pour jamais renonce  
A ce haut sentiment d'antique probité  
Qui , te rend étranger dans la société.  
Oui les sots ont de mœurs , qu'auroient ils autre  
chose ?  
Mais toi sur qui l'éclat de nos beaux Arts repose  
Iras-tu te piquer d'un Stoïcisme vain ?  
Avec trop de vertu , crains de mourir de faim.

De la témérité , beaucoup d'Art & de brigue ;  
Du manège , & bientôt tu sortiras d'intrigue.  
Que craindre du public ? est-il juge éclairé ?  
Sa voix depuis long-temps n'a plus rien de sacré.  
Sachons le mépriser , Lycandre , & s'il décide ,  
Qu'à tous ses jugements notre intérêt préside.  
Pour le rendre plus vil , que l'heureux Oudinot  
Tous les jours le reçoive en foule à son tripot.

Que deserteur constant de son plus beau Théâtre,  
 De la vive ariette il devienne de lidolâtre;  
 Sans mesure & sans choix qu'il s'enivre de tout;  
 Comme il n'a plus de mœurs, qu'il soit aussi sans  
 goût.

Et toi, qui de ses mains recevtas la couronne,  
 Laisse tes préjugés & que rien ne t'étonne.  
 Des succès d'un rival bassement envieux,  
 Vain avec tes egaux, hardi contre les Dieux,  
 Voilà ce qu'il faut être, ou, Citoyen sans gloire,  
 Ne plus porter tes pas au Temple de Mémoire.



## LES FLECHES DE L'AMOUR.

## ODE ANACRÉONTIQUE.

D'UN ruisseau qui coupoit la plaine  
Mes pas suivoient chaque détour,  
Et bientôt sa course m'entraîne  
Près d'un bois où dormoit l'Amour.

Ses traits sur un tapis de mousse  
Sont répandus à ses côtés,  
Qu'un autre que moi les émousse,  
J'aime jusqu'à leurs cruautés.

Mais voyant leur plume légère  
Différer en tout à mes yeux,  
Je m'occupe de ce mystère  
Dont mon esprit est curieux.

L'Amour s'éveille, je frissonne.

Ami, dit-il, avec bonté,

De ce prodige qui t'étonne

Tu vas percer l'obscurité.



Ai-je à frapper l'ame inquiète

De quelque Amant sombre & jaloux ?

Je choisis alors la Sagette,

Où sont les plumes des Hiboux.



Pour le Disciple d'Épicure

Le sentiment est sans attrait ;

Quand je lui fais une blessure

Les moineaux ont paré mes traits.



L'Aiglon est pour le téméraire,

Le Serin pour les beaux Conteurs,

Pour le Fat, toujours sûr de plaire,

Du Paon j'emprunte les couleurs.



Veux-je blesser un cœur fidele  
Fait pour aimer bien constamment ?  
La plume de la Tourterelle  
A ma fleche sert d'ornement.



Regarde-là, vois qu'elle est belle ;  
Sur tous mes traits elle a le prix :  
Ah ! m'écriai-je, Amour, c'est celle  
Dont tu m'as blessé pour Iris.



---



---

LE BONHEUR.

---

C O N T E.

---

HERVEY

HERVEY que Londre avoit vu naître  
 Possédoit pour lui seul des millions d'écus :  
 Pour plaire il n'avoit qu'à paroître ;  
 Il avoit fait mille cocus :  
 Tout lui réussissoit , projets , plaisirs , affaire ;  
 Mais comme s'il falloit pour le cœur des humains  
 Qu'ils trouvassent à leurs desseins  
 Quelque difficulté , quelque obstacle contraire ,  
 Hervey ne croyoit plus au bonheur d'ici bas.  
 Des ennuis la sombre cohorte  
 Sans relâche assiégeoit sa porte ,  
 Et très fidelement accompagnoit ses pas.  
 Le bonheur , disoit-il , n'est donc qu'une chimere !  
 Maison superbe & grande chere ,

Spectacles, jeux, concerts, arts de luxe & de goût,

Aujourd'hui je déteste tout,

Jusqu'aux beautés piquantes d'Angleterre.

Ainsi parloit Hervey, dans un pauvre Hameau,

Isolé, triste & solitaire,

Où l'humeur l'entraînoit souvent pour le distraire

De l'uniforme aspect de son brillant Château.

Des sanglots frappent son oreille ;

Il voit des malheureux, & son ame s'éveille.

Qu'avez-vous ? leur dit-il, ah ! répond un enfant,

Qu'entouroient de plus jeunes frères,

Rien n'est égal à nos miseres,

Et nous touchons au plus fatal moment.

Déjà nous n'avions plus de mere,

Milord, il nous restoit un pere,

Venez le voir, sur la paille expirant.

Hervey les suit ; le pere en le voyant paroître

Fixe sur lui des yeux attendrissants,

Du doigt lui montre ses enfants,

S'agite, veut parler, & cet effort peut-être

Abrége ses derniers instants :

Il meurt ; j'entends les cris de la troupe orpheline.

L'Anglois ; de ce spectacle ému,

Pleure avec elle, & tout bas imagine

De lui faire oublier tout ce qu'elle a perdu.

Hij

A la Terre il la fait conduire,  
 La chérit, l'éleve avec soin ;  
 Déjà les ennus sont bien loin ;  
 Avec ses orphelins chaque jour le voit tîre ;  
 Ses desirs ne sont plus tous réunis sur lui ;  
 Et d'autres objets aujourd'hui  
 Les animent, les font renaître.  
 Hervey fait des heureux, il le devient aussi ;  
 C'est le secret infailible de l'être.



---

ÉPIGRAMMES,  
IMITÉES DE L'ANTHOLOGIE.

---

**S**UR l'homme au temps, jadis si tu versas des  
larmes,

Pleure, Héraclite, il est plus malfaisant.  
Démocrite, à tes ris si tu trouvas des charmes,  
Eclate, il est cent fois plus risible à présent.  
Notre siècle, en tout point, est pire que le vôtre;  
Mais mon embarras est plaisant,  
Dois-je rire avec l'un, ou pleurer avec l'autre?

\* \* \*

Jupin dit à l'Amour, redoute ma colere,  
Je vais foudroyer ton Carquois.  
Tonne, répond le maître de Cythère,  
Tu deviens Cigne une seconde fois.



## L'ENVIEUX.

**D**IPHON qu'on alloit pendre, apperçoit à la  
Grève  
Son complice attaché sur un plus haut gibet,  
Son cœur de rage se soulève,  
Diphon en meurt avec plus de regret.



---

  
EPIGRAMME.  

---

LORSQU'AU bas du Pinde on apprit  
Que Desfontaine avoit cessé de vivre.  
Dieu merci, dit un bel esprit,  
Je vais faire imprimer mon Livre.

---

AUTRE.  

---

UN vieux Druide, entiché de sa race,  
Pour s'attirer les respects d'un voisin,  
Dit que jamais ni Bourgeois, ni vilain  
Dans son Château n'a pris l'audace  
De se couvrir, ou s'asseoir lui présent.  
Lors le voisin, qui n'étoit une bête:  
Monsieur, dit-il, se couvrant, s'asseyant,  
Vos Vassaux n'ont ni cul, ni tête,



## A U T R E.

**T**ANT que Lubin ne parut point jaloux  
 De sa moitié laide & mal saine,  
 Pas un marmot ne lui fit les yeux doux ;  
On vient de découvrir qu'il l'enferme aux verroux :  
 Chacun en veut à la vilaine.



U n jour Lubin  
 Pour s'en aller  
 De sa femme  
 Dans son char  
 Le se couvrir  
 Lors le voir  
 Mon Dieu, dit-il  
 Vos vanteux

---



---

**L'HOROSCOPE DE L'AMOUR.**

---

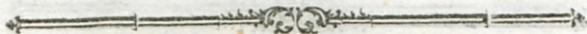
**P**ARQUES, disoit Vénus, que vais-je mettre au  
jour ?

Un rocher, dit Clotho, Lachesis, le feu même.

Un Tigre, ajouta la troisième ;

Et l'on vit aussi-tôt l'Amour.





ÉPITAPHE, imitée de l'Anglois.



Cy gît l'impudique Mélisse,  
Cette Héroïne de coulisse  
Qu'on vit infâme & sans honneur  
Avant qu'elle devint Actrice,  
Comme on est Bachelier avant d'être Docteur.



## SUR LE TEMPS.

L'EMPLOI du temps fait toute ma science ;  
Le temps passé nourrit mon souvenir ;  
L'avenir fait mon espérance :  
Quant au présent, je l'occupe à jouir.



## SUR LA SANTÉ.

METTEZ tous les biens en un tas ;  
Perles, Rubis, Terres, Contrats,  
Maison superbe & bonne table,  
Honneurs à foison, dignité,  
Si je n'y vois pas la santé,  
Je vais donner le-tas au Diable.  
La santé ? pauvre misérable !  
Je m'en souviens, hélas ! il fut un jour,  
Où j'eusse dit, si je n'y vois l'Amour.



## LES QUATRE PARTIES DU JOUR.

## PASTORALE.

## LE MATIN.

QUAND de l'Aurore une tendre lumière  
Blanchit les crêpes de la nuit,  
Qu'à peine encor dans sa carrière  
Un jour naissant se reproduit;  
Aglé, de plaisirs fatiguée,  
Rentre à l'hôtel, déjà l'ame intriguée  
Des passé-temps du lendemain;  
Indolemment elle change de teint;  
Au Comte qui la croit fidele,  
Elle écrit en bâillant le billet du Matin,  
L'avertit que lui seul doit la trouver chez elle;  
Consigne son époux, & s'endort à la fin.

Fuyons ces lieux qu'habite l'imposture.  
 Muse ! pourquoi m'arracher au sommeil ?  
 Que vois-je ? quel heureux réveil !  
 C'est le tableau de la nature.  
 Déjà de leurs jolis concerts  
 Mille oiseaux remplissant les airs  
 Chantent le Dieu qui va paroître ;  
 Ils semblent adorer cet Être  
 Dont la douce chaleur entretient leurs amours ;  
 Je les vois s'envoler & revenir sans cesse,  
 Se caresser, se fuir, se rejoindre toujours :  
 Ils sont remplis de cette ivresse  
 Que leur inspirent les beaux jours.  
 Je te salue, ô source de lumière !  
 Astre que j'aperçois sur le front des côteaux,  
 Elance-toi, viens par tes feux nouveaux  
 Embellir la nature entière.  
 De Zéphire l'aile légère,  
 Humide du nectar des Cicux,  
 S'agite & fait boire à la terre  
 Un suc fécond & précieux.  
 Où Zéphire a passé tout vit dans la nature,  
 Le sable s'est couvert d'une molle verdure,

Le chêne étend ses bras, & le jeune arbrisseau

A sa tige plus forte ajoute un jet nouveau.

La tendre Violette éclosé

Tient de Zéphir son pourpre obscur ;

L'Hyacinthe a reçu l'azur ;

Il a versé le Carmin sur la Rose,

Et sur le Lys, l'albâtre le plus pur.

Heureux Bergers, vous marchez vers la plaine,

Je vous vois encor réunis

Ecouter le jeune Daphnis

Qui chante une amoureuse peine ;

C'est le seul de nos maux qui trouble vos esprits.

Plus loin on aperçoit les Bergères timides,

Leurs troupeaux sont aussi leurs guides,

Mais l'Amour n'oseroit animer leurs propos,

Chloé parle de ses agneaux,

Amarillis de sa houlette ;

Philis veut écouter, mais son ame distraite

Lui laisse à peine entendre quelques mots :

On se sépare, & Philis incertaine

Craint d'aller rêver à l'écart ;

Le crystal pur d'une fontaine,

S'offre à sa vue ; elle y porte un regard :

On ne veut pas se voir, mais on se voit sans peine ;

On y revient, & l'on ne fait comment ;

Un doux penchant à ce plaisir entraîne :

Quand on se voit, sans en être plus vaine,

Comme Philis, on pardonne au panchant.

Tome I,

I

• Daphnis cependant à son trouble  
 Livre son cœur, & s'en laisse agiter.  
 La solitude le redouble,  
 Daphnis se plaît à l'augmenter :  
 Philis fuit encor sa présence ;  
 Mais chaque jour la voit près de son même ruisseau,  
 Où ce Berger, le seul de sondu Hameau,  
 Cherche le frais & le silence ;  
 Y viendrait-elle le braver ?  
 Ce soupçon affreux le dévore :  
 N'importe : y viendra-t-elle encore ?  
 Quelque tourment qu'Amour fasse éprouver,  
 C'est toujours un plaisir de voir ce qu'on adore,



---



---

 LE MIDI.
 

---



---

L'OMBRE fuit devant la lumière,  
 Et ne peint plus les objets sur la terre ;  
 Au plus haut des Cieux emporté,  
 L'Astre brûlant qui nous éclaire  
 A redoublé l'activité  
 De son feu perpendiculaire.  
 Alors, vers ces beaux lieux que Nature a formés,  
 Dont la fraîcheur est éternelle,  
 Les troupeaux, les Bergers, avec le même zèle,  
 Tournent leurs pas accoutumés.  
 Mille arbres dont l'épais feuillage,  
 Forme des berceaux dispersés,  
 Sous leurs rameaux entrelacés  
 Paroissent enchaîner l'ombrage.

Un Dieu, sans doute, habite ce Bocage,  
 Tout y respire sa bonté,  
 C'est le Dieu de la Volupté,  
 Je le connois à son ouvrage.

Du sein humide des côteaux  
 Qui ferment en fuyant cette douce retraite,  
 S'échappent de légers ruisseaux  
 De qui l'onde pure & nette,  
 Par mille charmants détours,  
 Se joue en ce lieu qu'elle aime,  
 Fuit, revient sur elle même;  
 Rechange aussi-tôt son cours,  
 Puis revient & fait de même,  
 En murmurant de s'éloigner toujours.  
 Philomèle en ces lieux, à sa plainte amoureuse,  
 Vient s'abandonner tous les jours;  
 C'est-là que naissent les Amours,  
 Et que Philis apprit à devenir rêveuse,  
 Tandis qu'ailleurs, sous de riches lambris,  
 Un art, à la santé funeste,  
 Offre, aux regards des Convives surpris,  
 De mets empoisonnés l'abondance indigeste;

D'un repas frugal & sans frais,  
Mollement étendus sur la simple verdure;

Tous nos Bergers sont satisfaits;  
La gaité, l'appétit assaisonnent des mets  
Qu'a préparé la main de la Nature.

Fatigué quelquefois de ses divers travaux,  
Le Dieu des bois à cette heure sommeille;  
Lydamas n'ose point animer ses Pipeaux,  
De crainte que leur son ne frappe son oreille:

Assis auprès de Coridon,  
Il parle de Cérès, ou du Dieu de la treille,  
Et le flexible osier sous la main d'Alcidon,  
Forme une agréable corbeille.

Bientôt Lycas de ses Gluaux  
Va disposer l'innocente malice,  
Souvent il voit son artifice  
Fatal à d'imprudents oiseaux.  
Amants ailés, modérez votre peine,  
Climene aime vos chants, & vous la charmerez:  
Voyez les biens qui vous sont préparés,  
Vous volerez sur le sein de Climene.

Près du ruisseau chéri déjà, Daphnis attend  
Que sa Philis daigne paroître ;  
Un stratagème heureux doit lui faire connoître  
Si son cœur est indifférent ;  
L'adroit Berger y laisse sa houlette :  
Quel sort heureux ! Si Philis le voyant...  
Mais elle vient, d'une vue inquiète,  
Philis a parcouru tous les lieux d'alentour :  
Son Berger ne fait point résonner sa musette ;  
Il est parti, dit-elle, il étoit sans amour.  
Elle descend à la fontaine ;  
Quel doux spectacle pour ses yeux !  
Sa houlette.... D'abord un desir curieux  
A la voir de plus près l'entraîne ;  
Bientôt vient un autre dessein ;  
Elle veut la toucher, cependant elle n'ose ;  
De la houlette elle approche sa main,  
La retire, s'enfuit sans en savoir la cause,  
Revient, hésite encore, & la prenant enfin,  
Elle admire les fleurs dont elle est entourée ;  
Puis de l'Amour tout à coup inspirée,  
Rougit, laisse la sienne, & s'échappe soudain.  
Daphnis témoin de ce mystère,  
Va saisir aussi-tôt celle de la Bergere,

Court après elle, & se jette à ses pieds :  
 Philis interdite & muette

Laisse tomber de ses mains la houlette,  
 Détourne en soupirant ses yeux humiliés ;  
 Veut fuir encor, mais, baigné de ses larmes,  
 Le Berger parle de mourir :

On ne résiste point à de si fortes armes ;

Philis n'a plus la force de s'enfuir,  
 Elle s'arrête, & reprend la houlette

Des mains du Berger amoureux.

Daphnis ne ressent point une ardeur indiscrete ;

Le bonheur qu'il éprouve avoit fixé ses vœux ;

Son amour ne cherchoit qu'à se faire connoître ;

Il dira *je vous aime*, il l'entendra peut-être ;

Daphnis se croit assez heureux.



---

 LE SOIR.
 

---

**L'**AMOUREUSE Thétis dans son Palais humide  
 Attend le Dieu qui nous éclaire encor,  
 Et la tendresse qui le guide  
 Anime, excite son essor:  
 Il va nous fuir, l'ombre s'est prolongée,  
 Sa vive flamme partagée  
 Entre notre Horizon & l'Empire de l'Eau,  
 Aux Tritons enchantés annonce un jour nouveau,  
 Que voit finir ici la Nature affligée.  
 Les Oiseaux par leurs cris semblent la rappeler,  
 Mais cet éclat dont on le voit briller  
 Et qui forme à nos yeux une image si belle,  
 Prouve assez qu'au plaisir l'amour le fait voler;  
 Retient-on un amant fidele?

Déjà chaque Berger a compté son troupeau;  
 Déjà Melampe à la voix de son maître,  
 Le fait marcher vers le hameau.  
 On quitte ce vallon champêtre

Qu'une ombre épaisse a ceint d'un noir rideau ;  
 Une autre scène y va paroître ,  
 D'autres plaisirs, un spectacle nouveau.

Les Nymphes des forêts voisines  
 S'y réunissent aux Silvains ;  
 Malgré leurs essences Divines  
 Elle n'en ont pas moins les desirs des humains.  
 La même ardeur les persuade ,  
 Même plaisir, même danger ,  
 Un Faune est pour une Dryade ,  
 Ce qu'est pour Philis un Berger.

Ajoutez que la Nymphé est un peu moins sévère ;  
 C'est, comme on fait, le droit de la Grandeur  
 De succomber avec moins de pudeur.  
 Dabord une course légère  
 Exerce ces Dieux enchantés ,  
 A peine la tendre fougère  
 Cede à leurs pas précipités.  
 Du frivole amour de la gloire ,  
 Aucun d'eux n'a le cœur épris ;  
 C'est au plaisir de payer la victoire ,  
 Mille baisers en font le prix.

Baisers dont chaque Nymphé a l'air de se défendre  
 Par une douce & facile rigueur ,  
 Soit qu'elle veuille ou les laisser surprendre  
 Ou les donner même au vainqueur.

A ce jeu la gaité redouble  
 Les sens sont bien-tôt agités,  
 Chaque Déesse a ressenti ce trouble,  
 Qui précède les voluptés.

On s'échape, on est poursuivie.

Lorsque l'on fuit sans en avoir envie,  
 Et que peut être on ne le devroit pas,  
 La force manque & rien ne favorise :

Tout vous arrête, un Faune suit vos pas,  
 La crainte encore augmente l'embarras,

Le moyen de n'être pas prise!

Mais suivons nos Bergers, qui contents de leur sort,  
 Vont se rendre bien-tôt à leurs foyers rustiques;

Aucuns soucis, aucuns soins domestiques

N'en troublent le paisible accord.

De leur tendre union la franchise est le gage,

Ils viennent de goûter le plaisir de s'aimer;

Le même esprit demain viendra les animer,

Ils s'aimeront s'il se peut davantage.

Daphnis leur paroît plus content,

Heureuse, disent-ils, la beauté qui l'engage,

Heureux lui-même s'il est sage,

Et si son cœur toujours constant

Ne brûle pas d'une flamme volage.

Cependant on touche au village,

Daphnis à quelques pas voit l'objet de ses vœux,

Phylis le voit, ils se parlent des yeux.

Charmant langage! Eh quel amant l'ignore!

Déjà Daphnis éprouve le tourment

De quitter l'objet qu'on adore,

Instant que la tendresse abhorre,

Que Philis comme lui ressent;

Moment affreux! & cependant

Ils vont bientôt se réunir encore.



---

 LA NUIT.
 

---

**D**E la Reine des fleurs la pourpre s'est éteinte,  
 Le Lys a perdu sa blancheur,  
 Une sourde & triste couleur  
 Sur tous les corps également empreinte  
 Jette dans l'ame une douce terreur.  
 L'éternel effroi des campagnes  
 Le Loup vorace a quitté les montagnes,  
 Pour se livrer à sa fureur.  
 O triste mere des ténébres!  
 Quel silence à suivi tes pas!  
 Des chants lugubres & funebres  
 L'interrompent par leurs éclats;  
 C'est le Hibou, c'est la sinistre Orfraye  
 Qui du malade qui s'effraye  
 A ses voisins annoncent le trépas.

Nuit! dont le voile épais & sombre  
 Trop favorable à de lâches humains,  
 Sous les mystères de ton ombre  
 Protège leurs affreux desseins,

Qu'à cette heure tu vois de crimes,  
A qui tu prêtes des secours,  
Que d'assassins! que de victimes!  
Et que de coupables amours!  
Ce n'est qu'ici que ta noire influence  
Ne sauroit corrompre les cœurs,  
Tu ne peux, rien sur l'innocence,  
Tu ne peux rien sur de paisibles mœurs.  
Avant que d'un sommeil tranquille  
Nos Bergers goûtent le repos,  
Je les vois sur la molle argile  
Toujours gais, contents & dispos,  
Appeller la Bergere agile.  
Dans un ceintre de peau fortement renfermé,  
Et par le coude avec art comprimé,  
L'air s'échappe, frémit & devient mélodie;  
Chaque danseur, par ces sons, animé  
A surpasser ses rivaux s'étudie.  
Heureux celui que des tours différents  
Font revenir à son amante,  
Dans sa tendresse impatiente  
Souvent Daphnis trouble les rangs,  
Court à Philis, Philis en fait de même;  
On cherche toujours ce qu'on aime,

On vient de le quitter, on le reprend encor :  
 C'est alors que la grace augmente,  
 Que la légèreté prend un nouvel essor,  
 Et qu'une main tendrement éloquente ;  
 Par un heureux & mutuel accord,  
 En se serrant exprime le transport.  
 Non loin de là, sous un antique chêne,  
 Experte en l'Art de raconter,  
 L'éloquente & vieille Céléne  
 D'un cortège nombreux fait se faire écouter.  
 Revenants, Loup - Garoux, Sorcières  
 Farfadets, Eprits malfaisants,  
 De ses récits intéressants  
 Sont les plus fécondes matières.  
 Du cercle qui l'entoure & l'écoute en tremblant,  
 L'historienne à chaque instant  
 De plus en plus se sent pressée ;  
 On soupire, on frissonne, on suspend sa pensée,  
 Tous les yeux sont fixés en bas,  
 Et d'une poitrine oppressée  
 Sortent au plus quelques *hélas!*  
 Mais quoique l'ame soit glacée,  
 Cette terreur a des appas,  
 La Physique, il est vrai, se trouve un peu blessée,  
 Mais la morale ne l'est pas.

C'est le perfide, c'est l'impie,  
C'est du tendre orphelin le cruel oppresseur,  
C'est l'assassin, le Calomniateur,  
Qui des secrets de leur coupable vie  
Viennent accuser la noirceur.  
Contes, Fables, Romans, Histoire,  
Eh qu'importe à l'humanité,  
Pour charmer son oisiveté,  
Ce que l'on veut lui faire accroire,  
Dès qu'on à pour objet l'honneur & l'équité!

Mais le flambeau dont la pâle lumière  
Eclairoit de si doux plaisirs  
Atteint le quart de sa carrière,  
La raison borne les desirs,  
Et le Berger & la Bergere  
En se quittant unissent leurs soupirs,  
Sans le duvet de la mollesse,  
Ils vont se livrer au sommeil,  
En attendant que le reveil,  
Les ramène à la même ivresse.



Que cette vie a de charmes , d'attraits !  
Heureux Bergers , quels destins font les vôtres ?  
Vous jouissez des plaisirs les plus vrais ,  
Ah ! que nos jours sont différents des vôtres !  
Ce bonheur qui nous fuit toujours  
Au sein d'une vaine abondance ,  
Vous l'avez sans d'autres secours  
Que ceux de la Nature & de votre innocence.

*FIN du premier Volume , & des Poésies  
Diverses.*

442 375

S

AB= 142375

De 2702<sup>i</sup>

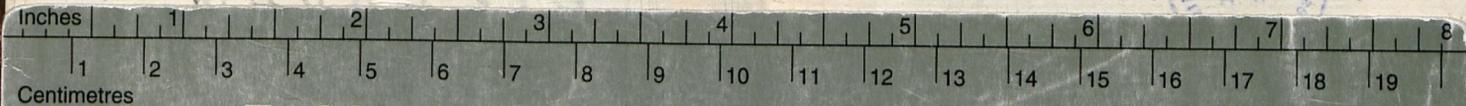




Bret, Antoine:

**FABLES**  
**ORIENTALES,**  
ET  
**POÉSIES**  
**DIVERSES.**  
Par **MONSIEUR B \*\*\*\***

*Nisi utile est quod facimus frustra est gloria. PHEBRE.*  
*Où l'utile n'est pas, la gloire en est frivole.*



Farbkarte #13

B.I.G.

Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

